Roman : VIRAGE DANGEREUX, par Magali

JUIN 1937

LE FILM

10¢

Betty Stockfeld

"Figure-toi un déjeuner sans café!"
"Figure-toi du café sans Sweet Caporals!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet

JUIN 1937
AU NUMERO .. .. 10 cts
ABONNEMENT $1.00

Entered at second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
MEMBRES DE L'A. B. C.

Volume 17, No 11

975, RUE DE BULLION
MONTRÉAL, CANADA
Tél: PLateau 9638

Les Usines à Mirages

Joseph Kessel, auteur de « l'Equipage » et d'un grand nombre de romans, vient de publier un brillant « Hollywood », dont nous extrayons cette description de la ville du cinéma :

En 1912, aux portes de Los Angeles commençait la campagne.

Les terres en friche, les prés, les cultures maraîchères, les plantations d'orangers composaient alors tout l'ornement de ce rivage californien. Dans le calme agreste, dans l'harmonie ample et douce du paysage, des maisons, de loin en loin, se cachaient parmi les arbres : fermes de paysans, villas de repos, ranchs d'élevage. Des cavaliers couraient le long des chemins. Des voitures attelées à deux chevaux allaient paresseusement.

Aujourd'hui, plus rien ne subsiste de cette époque bucolique. Les pistes interminables de ciment sur lesquelles roulent sans arrêt des milliers d'insectes de métal ont rongé la terre odorante. C'est qu'une étonnante humanité, le peuple d'Hollywood, a bâti là sa termitière.

En un tiers de siècle, la Californie a vu se réaliser son troisième rush, sa troisième ruée vers la fortune, son troisième eldorado. Il y eut l'or. Il y eut le pétrole. Le tour est maintenant aux films.

Il a eu, lui aussi, ses défricheurs, ses pionniers, ses fièvres et ses victimes. Comme ses devanciers, il a connu sa période héroïque, son âge d'aventure. Mais, comme eux également, il s'est vite soumis à des lois fixes, à un code inexorable. Il est devenu une industrie.

Une industrie lourde.

Rivale des plus puissantes et des plus productives.

La Metro-Goldwyn-Mayer a construit ses bâtiments sur un champ de pétrole. Quoi de plus éloquent et de plus brutal que ce dédain d'un liquide pour lequel des nations se déchirent, que cette préférence donnée à l'usine d'images sur les puits de huileuse richesse ?

■

Il est facile de discerner, pour peu que l'on ait vécu à Hollywood, les éléments favorables qui ont déterminé la naissance en ce point de la terre, et le prodigieux développement d'une entreprise singulière entre toutes. Un climat et un éclairage constants, soutenus et propices presque tout le long de l'année, le voisinage de l'Océan, la proximité des montagnes, du désert, de la brousse, tel est le concours que la nature apportait aux producteurs d'images.

Il m'a suffi de quelques heures d'automobile au mois d'avril dernier pour me trouver tour à tour dans des paysages neigeux et parmi les dunes brûlantes. A peu près tout ce que l'univers porte de contrastes, de profils violents, tourmentés, heurtés et romanesques se trouve réuni dans les environs de Hollywood.

Mais ce concours naturel n'eût pas suffi.

Il fallait encore, et de toute nécessité, la présence, dans la même région, d'un centre urbain. Logement des premières équipes, recrutement des figurants et des ouvriers, sécurité du ravitaillement : elle seule pouvait les fournir. Avant que se fût dressée la machinerie de Hollywood, avant que se fût rassemblée sa population, Los Angeles joua ce rôle indispensable.

Los Angeles était une grande ville, l'une des plus grandes des Etats-Unis. Mexicains, Chinois, nègres, cow-boys, Japonais y grouillaient côte à côte. Les belles filles abondaient. Quelle matière humaine pour les premiers metteurs en scène !

Et c'est la rencontre de ces deux facteurs essentiels — les commodités de la nature et celles de la grande cité — qui localisa impérieusement le royaume du film.

Maintenant, une ville immense s'est détachée de Los Angeles. Ville aux noms divers, qui a envahi jusqu'aux collines et qui sans cesse poursuit son accroissement, ses conquêtes. Elle est vouée uniquement au métier des images. Elle ne respire que par lui.

J'ai tâché de décrire son caractère étrange : splendeur morte, trompeuse douceur, charme inhumain, irréel qui dort dans les rues sans passants et sans voix. Il faut quelque temps pour pénétrer cette absence de vie, cet extraordinaire désert fleuri. Mais quand on a conquis sa clé, tout s'éclaire de la lumière la plus limpide.

Hollywood est une cité ouvrière.

Sous ses apparences de calme, de loisir, sous sa carapace de luxe, elle est pareille aux villes minières, aux agglomérations de hauts-fourneaux qui se vident de l'aube au crépuscule pour envoyer leur population aux galeries ou à la chaîne. Hollywood fabrique des images parlantes comme Ford sort des automobiles.

Ce qu'il y a de vivant, de réel, de vrai à Hollywood, ce n'est ni la rue ni la demeure, ni le marché. Ce sont les studios, ou mieux les usines à films qu'on persiste à désigner d'un nom qui ne convient plus à leurs dimensions ni à leur rôle.

Car elles représentent une source de richesse colossale, un mouvement d'argent qui se chiffre par milliards. Elles emploient un peuple de travailleurs et font vivre tout un pays.

J'avoue ne pas savoir le nombre exact de studios à Hollywood. Chaque compagnie, même la plus petite, a le sien. Il en est qui sont spécialisés dans les films de cow-boys, d'autres dans les films policiers, d'autres dans les histoires pour enfants, d'autres « font » dans la grossièreté et d'autres dans le sentiment. Cette différenciation porte à elle seule la marque d'une grande cité industrielle.

Mais si l'on veut avoir une idée d'ensemble, une vision surprenante de ce que signifie à l'heure actuelle, le cinéma en Amérique, c'est, naturellement, dans les studios de l'une des quatre ou cinq principales sociétés qu'il faut se rendre. Qu'on visite la Fox Twentieth Century, la Metro-Goldwyn-Mayer, la Paramount, l'Universal, l'impression ne varie guère : on sort de là écrasé, ébloui et doutant presque de sa propre existence.

■

Chacun de ces studios forme une ville dans la ville. Leur accès est défendu par des murs infranchissables, par des gardiens qui ne se laissent fléchir qu'à la vue d'une laissez-passer minutieusement signé, timbré, estampillé.

Lorsque le visiteur a franchi ce cordon de sentinelles, cette manière de corps de garde, un espace s'offre à lui dont il n'aperçoit pas els limites, ni le terme. Il n'est possible de parcourir un studio de cette envergure *qu'en automobile*. Encore y faut-il des heures. A l'intérieur de ces murs, les employés, les figurants sont obligés de se déplacer en autocar.

J. KESSEL

LE PROFESSEUR LABONTÉ ENVOIE LE FISTON AU CIRQUE
VOICI LA PARADE DU CIRQUE!
NON, FISTON – TA MÈRE ET MOI AVONS DÉCIDÉ DE TE FAIRE UNE LEÇON!
OH, PAPA! EMMÈNE-MOI AU CIRQUE AUJOURD'HUI!
TU SAIS POURTANT CE QUI S'EST PASSÉ CE MATIN, JEUNE HOMME.
MAIS POURQUOI, PAPA– POURQUOI??
MAIS PAPA, CE REMÈDE – LÀ EST TROP MAUVAIS J'AIME MIEUX NE JAMAIS VOIR LE CIRQUE!
MAIS QUE SE PASSE-T-IL DONC, JEAN?
C'EST DE L'ENTÊTEMENT, PROFESSEUR. CET ENFANT A BESOIN D'UN LAXATIF ET JE VAIS DEVOIR LE LUI FAIRE PRENDRE DE FORCE!
DE FORCE! CE N'EST PAS BIEN, JEAN. TU RISQUES DE LUI DÉTRAQUER TOUT LE SYSTÈME TU SAIS.
MAIS, PROFESSEUR, JE NE SAIS PLUS DU TOUT QUOI FAIRE!
ESSAIE LA MÉTHODE MODERNE – FAIS-LUI PRENDRE UN LAXATIF PRÉPARÉ SPÉCIALEMENT POUR LES ENFANTS – QUI GOÛTE BON
VOUS NE ME DITES PAS QU'IL EXISTE UN LAXATIF QUE LES ENFANTS AIMENT?
EH OUI, LE CASTORIA! LES MÉDECINS LE RECOMMANDENT. IL NE CONTIENT PAS DE DROGUE ET NE CAUSE PAS DE COLIQUES. TON FILS L'AIMERA
JE COURS EN CHERCHER UNE BOUTEILLE TOUTE DE SUITE!
BIDOU!
VENEZ VOIR FULMINO – LE CÉLÈBRE LANCEUR DE COUTEAUX!
VOUS SEMBLEZ AVOIR FAIT LA PAIX, TOI ET LE FISTON, DEPUIS LA VENUE DE CASTORIA.
COMME JE SUIS CONTENT D'ÊTRE VENU PAPA!
PLUS TARD
POURQUOI LES BEBES PROFITENT-ILS PLUS VITE AUJOURD'HUI – QU'IL Y A 20 ANS?
On fait tout pour eux... même un laxatif spécial
MERE... Vous savez vous-même d'expérience que votre bébé profite mieux s'il reçoit des soins spéciaux. N'est-il pas vrai que presque tout ce que vous lui donnez est fait spécialement pour lui?
LES MEDECINS RECOMMANDENT LE CASTORIA parce qu'il répond à cette idée moderne: il est préparé spécialement pour les enfants. Bénin—mais efficace.
Achetez de préférence la bouteille de famille.
CASTORIA

Vedette féminine de "*Lloyds of London*". La blonde artiste y déploie un talent fait de simplicité et d'harmonie.

Madeleine Carroll

Nino Martini
Photo De Bellis Studio, N.Y.

Nous recommandons, à nos lectrices surtout, le bel article ci-contre de notre correspondant.

Une entrevue exclusive de NINO MARTINI au "Film"

NINO MARTINI

me raconte sa vie

par CHRISTO CHRISTY

SON ENFANCE. — LES PREMIERS SUCCES. LA VIE D'UN GRAND CHANTEUR. LA PEUR DU MARIAGE.

— Quand j'atteignis l'âge de six ans », commença Nino Martini, dans un grand salon de l'Hôtel *Ambassador*, à New-York, « mon père, qui était gardien de la tombe légendaire de *Roméo et Juliette*, à Vérone (la ville d'Italie où je suis né), décida que je serais plus tard ingénieur civil. De son côté, ma mère désirait que j'embrasse la vocation sacerdotale.

« Quant à moi, j'étais trop occupé à cette époque à parcourir les jardins et les bois pour donner une attention sérieuse à ces opinions différentes.

« Mon père étant salarié, le trésor de la famille n'était jamais trop bien garni, car il y avait trois autres petites bouches comme la mienne qui demandaient à être nourries, trois autres petits corps à être vêtus, trois autres paires de petits pieds à être chaussés.

« Je ne fus pas malheureux cependant, jusqu'au jour où j'allai à l'école et que j'entendis les autres enfants chanter dans les opérettes et pièces qui faisaient partie de notre cours. C'est alors que je décidai que je voulais être un grand chanteur.

« Et c'est précisément dans cette classe que j'ai connu ma première angoisse. Mon professeur refusa de m'assigner à des rôles chantant parce qu'il avoua que je n'avais pas de voix. Mais comment, comment pouvait-il savoir ? Il ne m'avait jamais permis d'essayer.

« Puis ce fut une autre année et une autre épreuve.

« Mon père bien-aimé quitta la terre. Ma mère lutta ardemment pour garder sa couvée, mes trois sœurs et moi-même, avec les maigres ressources qui étaient sa part. C'est alors que je résolus de devenir un grand chanteur afin d'alléger les responsabilités de ma maman.

« Après les heures de classe, j'errais souvent dans les bois derrière la tombe de *Roméo et Juliette*, et quand j'étais certain d'être seul, j'élevais ma voix enfantine dans une chanson, très doucement d'abord et graduellement je lui donnais plus de force à mesure que je devenais plus confiant.

« Un jour, le maître de chapelle de l'église San Ferme m'entendit alors qu'il musardait à travers la forêt, et il accourut là où je me tenais debout au milieu des arbres et m'embrassa en disant : «Tu as une voix superbe, tu es destiné à devenir un grand chanteur d'opéra. »

«J'avais seize ans alors, et je crois que ce fut le moment le plus heureux de ma vie.

« Le bon maître de chapelle me prit à part, m'admit dans son chœur et commença tranquillement à développer ma voix, comme s'il n'eut voulu rien forcer à un âge si tendre. Bientôt, j'étais le principal soliste aux jours de fêtes.

« *Enfin*, j'eus vingt ans. Cette année-là, les fameuses étoiles de l'opéra, Giovanni Zenatello et sa femme, Marie Gay, vinrent à Vérone pour y établir une école de chant. Le vieux maître de chapelle alla vers eux, expliqua la situation financière de ma mère, sut les convaincre de me donner une audition qui résulta en une visite des Zenatello à ma mère et la permission de m'emmener chez eux comme élève.

«Alors commença une amitié qui devait durer à travers les années, dont les liens se ressèrent à mesure que le temps poursuit sa course immuable. Ils sont encore mes directeurs, mes dévoués compagnons. Le cours d'études qu'ils tracèrent pour moi était difficile. Mais j'étais heureux, car comme je n'avais aucun souci, je pouvais à loisir écouter les autres élèves, parmi lesquels se trouvaient de grands noms de l'opéra. Je vivais donc dans un milieu d'artistes.

« Après m'avoir gardé sous leur direction pendant trois ans, ils décidèrent de me faire débuter, et Marie Gay écrivit à un ami à Ostende,

(*Lire la suite page* 43)

NINO MARTINI en compagnie du représentant du "Film". Au centre, M. David Starr, compositeur de Hollywood ; il a dirigé les versions italiennes de plusieurs films américains ; il est l'auteur de la musique de plusieurs pièces à grands succès.

Photo De Bellis Studio, N.Y.

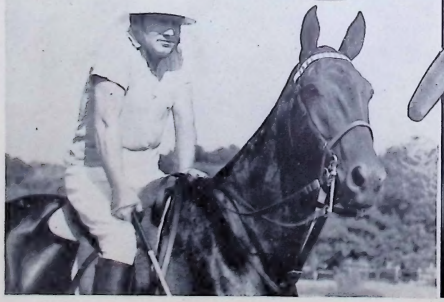
TROIS directeurs de cinéma, à Hollywood, se livrent à leur sport favori: WILLIAM KOENIG, DARRYL ZANUCK et MICHAEL CURTIZ.

"Allons-y", dit JOE E. BROWN à son cheval "Gypsy".

GEORGE BRENT, étoile à Warner Bros., un enthousiasme du polo.

BETTY JANE RHODES, JUDITH BARRETT et BARBARA READ, trois jeunes vedettes de l'Universal Pictures, prêtes à l'attaque.

Voici SPENCER TRACY, étoile de la M.-G.-M., sur sa monture favorite Twosocks, prêt au jeu.



Le Sport des Rois à Hollywood

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(Correspondante du FILM à Hollywood)

L'ORIGINE DU POLO. — UN DES SPORTS LES PLUS POPULAIRES PARMI LES ETOILES DE LA CITE DU FILM. — QUALITE DU BON JOUEUR DE POLO.

Peut-être n'avez-vous jamais assisté à une partie de polo. Vous avez alors manqué une heure très excitante dans votre existence. Si la veine vous favorisait un jour d'une visite à Hollywood, il faudrait vous rendre, un dimanche après-midi, au *Riviera Country Club*. Vous comprendriez, après avoir vu les professionnels à l'œuvre, pourquoi l'on appelle ce sport « le Sport des Rois ».

Dans le sud de la Californie, il existe plusieurs clubs de ce genre, où les millionnaires et les grandes figures du cinéma s'en donnent à cœur joie. Et les hommes ne sont pas les seuls à se livrer à ce délassement ; les femmes ont aussi leurs clubs. Et il est intéressant de voir la gent féminine contre la force masculine qui ne sort pas toujours victorieuse dans un sport où l'adresse et la vivacité sont des qualités primordiales.

Will Rogers fut l'un des fervents du Polo, à Hollywood ; c'est lui qui fonda le club *Uplifters*, dont il fut le capitaine. On appelle aujourd'hui *Will Rogers Memorial Field* le magnifique terrain de polo situé dans un canyon enchanteur où il aimait à se délasser. Toute la société de Los Angeles et les magnats du film s'y rendent, comme à la *Riviera*, les mercredi, vendredi et dimanche.

Le jeu de polo est l'un des plus anciens, sinon le plus ancien des sports. Son origine date de l'antique Perse où les sports dérivant de l'équitation étaient en grand honneur. Le goût de l'athlétisme était très développé chez les persans d'autrefois. Ce sport ressemblait fort aux exercices militaires, il n'y a pas encore très longtemps, avant que les chevaux aient été remplacés par les engins de guerre.

Les qualités qui consacraient un bon cavalier à la milice étaient alors et sont encore requises chez un bon joueur de polo. Pour être décrété parfait professionnel il faut posséder la vivacité, l'élan, la décision et l'adresse. en plus du courage et du sang-froid.

J'ai vu il y a quelques semaines, un exemple de ce sang-froid, au *Riviera Country Club*. C'était au cours d'une joute très contestée, car il s'agissait d'un tournoi, et le trophée présenté par Joan Crawford était disputé par deux équipes d'à peu près égale force. Au cours d'une splendide descente, deux montures vinrent en collision. Sur l'une d'elles se trouvait l'acteur Spencer Tracy qui roula sous sa monture. Le cheval ne bougea plus, tous les chevaux s'arrêtèrent comme mus par un bouton électrique, jusqu'à ce que l'agile joueur, revenu à lui, fut remonté, prêt à continuer une des plus belles parties auxquelles j'aie assisté. Les chevaux de polo sont des bêtes superbes, spécialement dressées, et très sensibles aux moindres signes de leurs cavaliers. Les montures sont remplacées après chaque *Chuckker* (manche), c'est-à-dire toutes les quinze minutes.

Le polo nécessitant des chevaux, une écurie bien garnie et tout le tra-la-la, n'est pas un sport à la portée de tous. Au début on se servait de ponies. Le premier club de polo fut créé en Angleterre vers 1870. Depuis, l'on sait si ce sport est en honneur chez les anglais. Il y a à peu près un demi-siècle que ce sport a traversé l'océan. Ce sport est bien chez lui à Hollywood et les magnats américains s'y délassent des heures de travail.

Parmi les fervents de ce sport je mentionne Mary Pickford, Buddy Rogers, Jack Holt, Spencer Tracy, etc.

■ ■ ■

■ Marlène Dietrich et Ernst Lubitsch sont tous deux d'anciens élèves de Max Reinhardt, à Berlin. Depuis 5 ans, ils espéraient toujours travailler ensemble à un grand film ; leur désir est enfin réalisé. Marlène est la vedette de *Angel* et Lubitsch en est le directeur. Les autres principaux interprètes sont Melvyn Douglas et Herbert Marshall.

■ Voici une institution typiquement américaine. Un jeune universitaire, Ted Peckham, dont la famille est ruinée, a pensé à utiliser sa connaissance de la haute société. Il a fondé une maison qui se charge de fournir des compagnons aux femmes étrangères de passage à New-York ; ces « cavaliers » d'occasion sont soumis à des règlements sévères dont voici les principaux :

1. Ne prenez pas plus d'un verre d'alcool par jour.
2. N'entrez pas dans une chambre d'hôtel sans être accompagné d'une troisième personne.
3. Faites des compliments à votre compagne — mais n'insistez pas trop.
4. Gardez votre sourire, même si la femme vous ennuie.
5. Ne tentez pas d'embrasser votre « cliente » en la quittant.
6. Soyez galant : allumez la cigarette de votre compagne, voyez à ce qu'elle soit bien servie dans les restaurants, etc.
7. Assurez-vous un emploi permanent — ne soyez qu'un chevalier servant.
8. Si vous tombez amoureux de votre compagne, prevenez-en tout de suite le bureau.

Il n'y a pas de sots métiers ; tout de même, certains ne manquent pas d'originalité.

■ On croit généralement que les vedettes les plus célèbres n'ont aucune ambition secrète, aucun désir impossible à atteindre. Et pourtant, Dick Powell, riche, marié à Joan Blondell, essaie en vain de tourner un grand film où il ne chanterait pas ; mais les producteurs ne veulent rien entendre : Dick est si populaire comme chanteur, et ça paye si bien ! Quant à Bette Davis, elle ne rêve que l'acrobatie. Elle était jeune quand elle vit pour la première fois des artistes évoluer sur des trapèzes élevés. Depuis, elle en cherche que l'occasion d'étudier cet art périlleux. Qu'en pensez-vous ?

■ Le brillant producteur Walter Wanger a eu une existence mouvementée, intéressante. Il avait à peine vingt ans qu'il dirigeait des troupes théâtrales à New-York. Pendant la Grande Guerre, il s'engagea dans l'aviation italienne ; à la Conférence de la Paix, il suivit le Président Wilson à toutes les séances. Plus tard, il administra une chaîne de théâtres à Londres. L'an dernier, il proposa à Mussolini de monter un film en couleurs, au coût de $10 millions, dans les magnifiques studios érigés près de Rome. C'est Walter Wanger qui a « découvert » pour le cinéma Claudette Colbert, Charlie Ruggles, Mary Boland, Miriam Hopkins, Kay Francis et Jimmy Durante.

■ Réunis en convention, les critiques américains d'art cinématographique ont reconnu Bette Davis comme la meilleure actrice américaine. La jolie blonde vient de terminer un grand film dramatique : *That Certain Woman*.

DU THEATRE A L'ECRAN

Une heure avec Henri Guisol

par JULIETTE CABANA

(Correspondante du FILM à Paris)

Qui ne se rappelle le sympathique acteur Henri Guisol qui fit toute une saison de théâtre au *Stella*, et qui revint ensuite au *His Majesty's* avec Georges Collin ?

Eh bien, le jeune premier que vous avez admiré dans *Vingt ans, Madame*, est en train de devenir une grande vedette de cinéma.

Je l'ai connu au Canada et je le retrouve à Paris dans un premier rôle d'une pièce intitulée : *Rêves sans provision*, qui se joue au Théâtre des Champs-Elysées. Je suis heureuse de le revoir et de constater qu'il est toujours aussi simple et aussi charmant.

Tandis qu'il se maquille je lui pose les questions rituelles :

— Où êtes-vous né ?

— A Aix-en-Provence, le 12 octobre 1904.

— Quand vous étiez petit, vous aviez une vocation ?

— Oh ! J'en ai même eu plusieurs... Entre autres, celle de jardinier et de mécanicien de locomotive...

— Et le théâtre ?

— J'ai toujours aimé le théâtre, mais avant de m'y lancer, j'ai été employé de banque, puis j'ai fait de l'architecture — le théâtre me semblait inaccessible.

— Vous aviez des goûts très éclectiques ?

— Avant de songer au théâtre il me fallait perdre mon accent méridional, et j'y travaillai dur, vous pouvez m'en croire.

— Vous avez réussi... Et alors ?

— Alors, j'ai fait mon service militaire à Toulouse, et c'est là aussi que j'ai préparé le Conservatoire, où j'obtins un premier prix de comédie... et j'ai bien failli, là, reprendre cet accent que j'avais eu tant de peine à perdre...

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai fait tous les théâtres de Paris, animé de l'espoir insensé qu'on m'y admettrait. Et cet espoir insensé fut réalisé par le dernier directeur de théâtre que je vis — Dullin, de l'Atelier, celui auquel j'avais le moins cru, car il était et est encore aujourd'hui très difficile dans le choix de ses comédiens. J'y restai quatre ans à ne pas gagner beaucoup d'argent mais par contre à beaucoup travailler.

« Et un jour, on m'offrit une saison au Canada. Le goût de l'aventure et du voyage me fit accepter. Je ne le regrettai pas car j'ai beaucoup aimé le Canada et les canadiens.

« A mon retour, je fis des tournées, et c'est à Berlin que l'on m'engagea pour faire du cinéma.

— Quel fut votre premier film ?

— *Rose*, qui est un film jeune, frais, tourné sur la Côte d'Azur. C'est vous dire que les décors sont beaux et lumineux.

— N'est-ce pas ce film qui vient de se voir attribué le Prix des Indépendants ?

— En effet, me répondit-il, d'un ton modeste.

— Et après...

— Après ce fut *Le Crime de Monsieur Lange*, de Jean Renoir. Une œuvre remarquable d'esprit et d'entrain avec un dialogue étonnant de Prévert.

— Parlez-moi des *Amants Terribles*.

— Je rends grâce à Marc Allégret... C'est absolument terrible pour un jeune de se voir confier un rôle un peu important. J'avais le trac mais Allégret m'a fait confiance et...

— Et il a bien fait.

— Merci... Que vous dirais-je de plus ? Le film fut sans histoire.

— Quels sont vos projets ?

— Pas encore déterminés.

— Et vos ambitions ?

— Illimitées ! Tant au théâtre qu'au cinéma. Je voudrais jouer des films où il y eut beaucoup d'humour comme dans les livres de Jérome K. Jérome... C'est à mon avis ce que nous manque le plus en France. Mais il faut d'abord travailler et ne pas trop rêver.

(*Lire la suite page* 45)

L'as des as. Très populaire au cinéma, sa voix est aussi connue, grâce à la radio, dans tous les coins de la Province. Tino Rossi ne tournera, paraît-il, qu'un seul film cette année.

Tino Rossi

CHARLES BOYER et JEAN ARTHUR dans leur dernier film : *" History is made at night ".*

SUZY PRIM, aujourd'hui un grand nom de l'écran français.

Photo France-Film

PILLS et CLAUDE MAY dans *" Prends la route "*, que nous verrons bientôt.

Cinéma Français

■ A dix-huit ans, Germaine Aussey alla étudier dans un grand collège d'Angleterre. C'est sans doute là qu'elle acquit cette allure sportive qui fait son charme. Puis, de retour à Paris, elle entra au Conservatoire, dans la classe de comédie. Elle avait à peine dix ans que ses parents la destinaient au Conservatoire.

■ Les principaux interprètes du grand film d'espionnage, ***L'homme à abattre*** : Jean Murat, Jules Barry, Roger Karl, Viviane Romance, Jean Max, Georges Prieur, Pierre Magnier, Aimos, Bernard Lancret et Madeleine Robinson. Jean Murat y joue le rôle du Capitaine Benoit qu'il avait dans *Deuxième Bureau*.

■ Pierre Caron a réalisé un film agréable, si non parfait, d'après une œuvre de Brieux. C'est *Blanchette* ; les interprètes se tirent bien d'affaire dans des rôles assez conventionnels : Marie Bell, Mady Berry, Jean Martinelli, Granval et autres.

■ Henry Garat est âgé de trente-deux ans ... Tino Rossi a vingt-neuf ans et il est marié et papa d'une fillette ... Lilian Harvey a trente et un an et elle est célibataire, tout ce qu'il y a de plus célibataire ! ... Tino Rossi a vu le jour à Ajaccio, en Corse, le 29 avril 1907.

■ Le grand écrivain Oscar Wilde à l'écran ! Quoi qu'on pense de sa vie, Oscar Wilde est assuré de durer. Jean Choux vient de tourner les dernières prises de vues de ***Une femme sans importance***, avec des interprètes auxquels nous pouvons faire confiance : Pierre Blanchar, Lisette Lanvin, Gilbert Gil, Marguerite Templey, Granval, Jean Tissier et Lino Noro. Production Films Sonores Tobis.

DANIELLE DARRIEUX revient à ses premiers rôles dans une agréable comédie : *" Un mauvais garçon "*, avec Henry Garat.

ROBERT VIDALIN que beaucoup de nos lectrices réclament...

•

JEAN GALLAND crée, dans "*La danseuse rouge*", un rôle séduisant et terrible.

•

Quand on voit le beau visage de **MIREILLE**, comment ne pas être séduit... par sa voix ?

LA DANSEUSE ROUGE

On a dû reprendre toutes les scènes de *La danseuse rouge*, dans lesquelles apparaissait Signoret, le grand comédien mort récemment. C'est Jean Worms qui l'a remplacé dans un rôle très nuancé. Les autres vedettes de *La danseuse rouge* sont Véra Korène, Jean Galland, Maurice Escande. C'est une production Pathé.

■ *Les secrets de la Mer Rouge*, dont nous parlons ailleurs, sont actuellement en cours de production. Le metteur en scène est à Djibouti, en Somalie française, avec Charles Deschamps, Milahesco, Paulais et Slim Driga.

■ Le metteur en scène Max Glass tournera *Haute Trahison* qui fera revivre à l'écran la vie du colonel Redl, appelé en Autriche « l'assassin de l'Empire ». On parle de Charles Boyer pour interpréter le rôle difficile du colonel.

■ Les films : *Deuxième Bureau*, *Les loups entre eux* et *L'homme à abattre* auront une suite intitulée : *Le capitaine Benoit*, tirée également d'un roman de Charles-Robert Dumas, *Le masque vitriol*. Il y a gros à parier que Jean Murat en sera la vedette.

■ Jean Kiepuera est propriétaire d'un luxueux hôtel en Pologne, au bord de la plage la plus chic du pays. La princesse héritière de Hollande, qui vient de se marier, est allée y passer quelques jours avec son royal époux.

■ L'Adonis qui a nom Fernandel est né pour le théâtre et, par ricochet, pour le cinéma. Son père et sa mère appartenaient à une société d'amateurs, et il retarda son entrée en ce monde pour permettre à une représentation de se terminer ! Comme on le voit, en dépit de ses blagues, il a toujours aimé rendre service . . .

Une belle photo autographiée de la sympathique JOSETTE DAY.

GABY MORLAY

Nouvelles de Paris

■ Fernand Gravey avait un groupe de petites statuettes auxquelles il tenait beaucoup. Comme l'ensemble était d'un nombre égal aux petites Dionne, il l'appela *Les cinq sens*. Un jour sa femme de ménage en époussetant les meubles en cassa une et cela devint *Les Quatre Saisons*. Quelques jours plus tard, un ami en brisa une autre ; alors le trio fut baptisé *Les Trois Grâces*, mais pas pour longtemps. Une statuette, au cours d'un rangement, fut égarée. Le couple se nomma alors *Philémon et Beaucis*. Aujourd'hui, Fernand Gravey montre l'unique survivante qu'il appelle *l'Amour*.

■ Plusieurs journaux français se sont étonnés de l'interdiction de *La Kermesse héroïque* par la censure canadienne. Avouons qu'ils ont raison et que nous devons passer là-bas pour de fameux primaires. Car à part le personnage incarné par Louis Jouvet, les autres n'avaient pas grand'chose de répréhensible. Quant aux scènes, elles ne pouvaient offusquer les esprits intelligents et il s'en passe tous les jours de plus osées sur nos écrans. Au moins qu'on ouvre un cinéma-club où l'on pourra voir les plus belles réussites de la production française . . .

■ Paulette Dubost n'a pas abandonné le cinéma. La lune de miel terminée — plusieurs mois ! — elle a signé un contrat pour tourner un grand film : *Le mensonge de Nina Petrowna*. Ses partenaires sont Fernand Gravey, Aimé Clariond et quelques autres personnalités de l'écran.

■ *Gribouille*, scénario de Marcel Achard, vient d'être terminé pour l'écran. Parmi les vedettes : Raimu, Jean Worms, Jacques Grétillat, Marcel André, Lyne Clevers et une nouvelle venue qui monte rapidement, Michelle Morgan.

■ Les studios Tobis, à Epinay, réalisent actuellement un film appelé à un grand succès. C'est *Mademoiselle ma Mère*, d'après une pièce de Louis Verneuil. Danielle Darrieux en est la vedette et elle est accompagnée de Pierre Brasseur, Larquey, Alerme, etc.

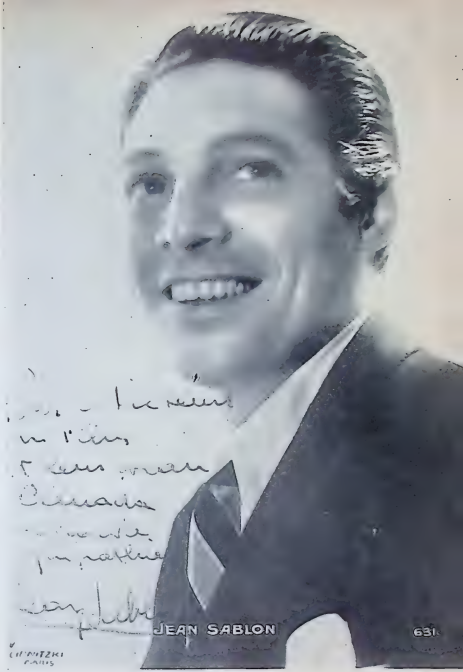
■ Une nouvelle société productrice, les Films Rénovation, va lancer cette année trois grands films. Le premier est déjà commencé : *L'agent de liaison*. Puis viendront *Le rescapé du Revard* et *A la grande lumière*.

■ Annabella ne tournera qu'un film en France cette année : *La citadelle du silence*. Puis elle viendra de nouveau en Angleterre où l'appellent plusieurs contrats.

■ *Police mondaine* est un très beau film policier, réserves faites. D'ailleurs les interprètes sont excellents, même si le scénario cloche par endroit. Mentionnons Charles Vanel, Jean-Louis Barrault, Junie Astor, Larquey, Alice Field, Jean Servais, Camille Bert, etc.

■ Une grande partie du *Tombeau Hindou*, film de Richard Eichberg, a été filmée aux Indes, à Udaipur, dans le palais même du maharadjah. Quelques artistes ont dû se rendre au pays enchanteur : Pola Illéry, Daniel Mendaille, Max Michel, Roger Duchesne, René Gerté et Guy Sloux.

VERA KORENE



Le grand chanteur JEAN SABLON a ainsi dédicacée cette photo : "Pour les lecteurs du *Film* et leur beau Canada, ma grande sympathie. — Jean Sablon."

■ Le nouveau film de Sacha Guitry, *Les perles de la couronne*, est un des plus sensationnels de l'année. La mise en scène est d'une grande richesse. La Couronne royale d'Angleterre porte, attachées à ses arceaux par les propres mains de la Reine Victoria, quatre perles fines d'une grosseur énorme et d'une beauté unique au monde. Sacha Guitry a su en retrouver l'histoire merveilleuse, et celle des trois autres. Il a dépensé pour cette production huit millions de francs, construit 90 décors et engagé 50 rôles principaux (parmi les plus grandes vedettes françaises, anglaises et italiennes) et 1500 figurants. Les épisodes fantastiques nous transporteront à Paris, à Londres, à Rome, à Burgos, en Chine, en Afrique et enfin sur le paquebot *Normandie*. Sacha Guitry a imaginé une nouvelle technique : les personnages français, anglais et italiens parleront chacun dans leur langue maternelle.

■ C'est après une longue absence que Jeanne Aubert est revenue au cinéma. Nous l'avons vue, et entendue chanter, dans *La Souris Bleue*, puis elle fut en vedette dans *Le grand refrain*, avec Fernand Gravey, et dans *Une femme qui se partage*, avec Pierre Brasseur. Son plus récent film est *Passé à vendre*. Rappelons que Jeanne Aubert travailla pendant plusieurs années dans les studios de Long Island, près de New-York, où son metteur en scène était un ancien compagnon de Rudolph Valentino.

HUGH HERBERT

JOSEPHINE HUTCHINSON

Douceurs du Home

EDWARD G. ROBINSON

IAN HUNTER

PAUL MUNI

Potins de Hollywood

■ Joan Marsh appartient au cinéma depuis dix-huit années, bien qu'elle ne soit âgée que de vingt-deux ans. Son premier film — silencieux bien entendu — fut « *Daddy Long Legs* », tourné en 1919 par la firme de Mary Pickford. Depuis elle a partagé ses activités entre le cinéma et la radio. Elle vient de signer un contrat à long terme avec la 20th Century-Fox.

■ Sous un nom d'emprunt, le prince Sigvard Bernadotte, deuxième fils du prince héritier de Suède, a servi d'aviseur technique pour le film « *The Prisoner of Zenda* ».

■ En été, le dessert préféré de Miriam Hopkins est le suivant : 1 c. à soupe de gélatine, ¼ t. d'eau froide, ¾ t. de sirop d'érable chaud, 2 t. de crème épaisse bien fouettée. Trempez la gélatine dans l'eau pendant cinq minutes, ajoutez le sirop et brassez jusqu'à ce que la gélatine soit fondue. Laissez refroidir et incorporez à la crème. Versez dans des moules bordés de doigts de dames. Faites congeler.

■ Tarzan change de peau ! Ce n'est plus Weissmuller mais Glenn Morris qui bouffera les lions et fera le chimpanzé dans les forêts africaines. Au début de mai, la 20th Century-Fox a commencé « *Tarzan's Revenge* », un autre film sur les aventures de ce fameux Robinson imberbe. Glenn Morris est un ancien champion mondial à la course et au lancer.

■ Ward Bond, ex-champion de football de l'Université de Californie, doit toute sa fortune au fait qu'il est l'homme le plus laid de Hollywood.

■ Aux dires des couturiers de Londres, Valerie Hobson est la Vénus idéale des temps modernes. Elle mesure 5 pieds 7 pouces, 34 pouces de poitrine, 33 pouces aux hanches et 24 pouces à la taille. Comparez, mesdemoiselles ! . . . Valerie Hobson est une vedette de : « *When Thief Meets Thief* », aux côtés de Douglas Fairbanks fils.

■ Au cours du mois de mai, Selznick International commenceront un grand film tiré du roman de Margaret Mitchell : « *Gone With the Wind* » : ce roman en est rendu à sa trente-troisième édition et plus de 1.200,000 exemplaires ont été vendus.

■ Eleanor Powell a consenti a enseigner la danse des claquettes (tap dance) . . . par avion. Une jeune étudiante de l'Université Meiji, à Tokyo, qui enseigne la culture physique, s'est adressée à la célèbre artiste pour se perfectionner en cet art. Eleanor Powell envoie de temps à autres des instructions par l'avion trans-Pacifique.

■ La reine-mère d'Angleterre a pour la première fois assisté à une représentation cinématographique depuis la mort du roi George V. On y a projeté : «*Dreaming Lips* », film tourné en Angleterre avec, en tête de la distribution : Elisabeth Bergner, Raymond Massey et Romney Brent.

■ « *The Woman's Touch* » est la première comédie de Miriam Hopkins depuis 1934, alors qu'elle obtint un immense succès dans « *The Richest Girl in The World* ».

■ Charles Boyer dirigera lui-même la production d'un grand film dont il a écrit le scénario. Le titre en est « *The Man With Twelve Models* ».

■ Pour tourner « *The Adventures of Marco Polo* », les producteurs se sont acquis les services du capitaine Pogson. Celui-ci a passé sept années au centre de la Chine et il a refait l'itinéraire de Marco Polo, le plus extraordinaire explorateur du Moyen-Age et peut-être de tous les temps. Le capitaine Pogson a publié un ouvrage très documenté sur le grand empereur tartare Kublai Khan, celui qui avait reçu royalement Marco Polo.

■ Les recettes de la première représentation, à Londres, de « *When Thief Meets a Thief* », le 26 avril dernier, ont été données à l'hôpital des cancéreux de Mount Vernon. Les sièges étaient vendus à l'enchère. Un inconnu a payé $5,000 pour cinq sièges, ce qui est certainement le prix le plus élevé des places au cinéma ! Ce film comporte une brillante distribution : Douglas Fairbanks jeune, Valerie Hobson et Alan Hale.

DOROTHY LAMOUR, déjà vedette à la radio, est devenue célèbre au cinéma après " *The Jungle Princess* ". Elle est sous contrat à la Paramount.

John Boles
Photo Universal

Excellent acteur et chanteur viril, John Boles est "l'homme" rêvé par toutes les jeunes filles.

VIRAGE DANGEREUX

Roman complet, par Magali

I

ON VENAIT de finir le déjeuner. Les enfants, désireux de se détendre après cette heure de contrainte qui les avait tenus, trop sages et silencieux, à la table de famille où pesait depuis quelque temps une inquiétante atmosphère, s'étaient précipités vers le couloir.

Marceau Lefleuret laissa refroidir le café que sa jeune femme venait de lui servir et alla négligemment vers la fenêtre.

A travers la vitre, il inspecta le ciel, puis affectant de s'adresser à sa mère qui ramassait méthodiquement en un petit tas les miettes éparses autour de son assiette, il émit :

— Mère, il fera beau, décidément. Vous mettrez dans ma valise mon pantalon de flanelle blanche.

Germaine Lefleuret faillit laisser choir la verseuse qu'elle tenait. Elle leva vivement les yeux vers son mari :

— Comment, tu pars ?

Il se retourna, lui montrant ce visage impersonnel et fermé qu'il avait maintenant chaque fois qu'elle lui posait une question :

— Et après ? . . . Je n'ai pas le droit d'aller passer mon week-end hors Paris, sans que tu prennes l'air dramatique d'une victime ?

— Marceau . . . mais c'est Pâques ! J'avais pensé qu'avec les enfants, nous pourrions . . .

— Voyons ! interrompit Mme Lefleuret, doucereuse, en regardant sa belle-fille d'un air de blâme, pour reposer votre mari des fatigues des affaires, vous n'allez pas lui offrir de faire le père Gigogne ou la bonne d'enfant ? . . .

— Mais il est assez naturel que je souhaite avoir mon mari un peu à moi, justement pendant ces heures de liberté . . .

Elle tournait vers lui son petit visage tout chiffonné par le chagrin et la déception :

— Enfin, Marceau, depuis quelque temps, tú n'es jamais là . . . Nous ne te voyons jamais . . .

— Comment, jamais ? . . . Est-ce que je ne rentre pas tous les jours ?

— Si . . . mais tu es si lointain . . . si occupé . . .

Mme Lefleuret pinça ses lèvres minces. La réprobation durcissait son regard sévère.

— Est-ce à vous de le lui reprocher ? intervint-elle, sur le ton aigre qui lui était habituel. Et comment pourrait-il vous offrir des toilettes, des fourrures, le coiffeur toutes les semaines, un appartement confortable, des vacances tous les ans, s'il ne travaillait justement comme un nègre, pour vous, à cause de vous ? . . . Je trouve que vous vous montrez bien ingrate. Vous êtes gâtée comme vous ne méritez pas de l'être . . .

Germaine plia ses épaules lasses :

— Oh ! gâtée . . .

— Oui, gâtée, reprit Mme Lefleuret en haussant le ton Oh ! évidemment, vous trouvez cela tout naturel. Vous trouvez tout naturel, maintenant, d'être la femme de Marceau Lefleuret et de vivre sur un pied de cent mille francs par an. Vous avez oublié qu'avant votre mariage, vous étiez une simple petite dactylo qui n'a pas apporté deux robes dans son modeste trousseau.

— Oh ! je sais bien que c'est cela que vous ne me pardonnerez jamais ! jeta Germaine, d'une voix frémissante.

La bouche de Mme Lefleuret se fit plus mince encore. L'hostilité sonna dans sa voix, tandis qu'elle avouait résolument :

— Certes, s'il n'eût tenu qu'à moi, vous ne seriez jamais entrée dans cette maison !

— Ah çà ! vous n'allez pas recommencer ? jeta brusquement Marceau qui s'avançait entre les deux femmes soudain dressées l'une contre l'autre. Ces scènes perpétuelles, ces reproches, ces larmes, c'est assommant à la fin et je vous assure que cela ne contribue guère à faire aimer le logis.

— Pourquoi me déteste-t-elle ? s'exclama plaintivement Germaine.

Attestant le ciel de ses mains levées, Mme Lefleuret expliqua :

— Tu l'entends ? . . . Je la déteste, alors que je l'ai prise chez moi, que je supporte son infernal caractère, que j'élève ses enfants . . .

— A mon tour de vous dire que, s'il n'eût tenu qu'à moi, vous n'auriez rien fait de tout cela et nous nous serions peut-être mieux entendus. Si Marceau m'avait écoutée, nous aurions eu nos existences séparées, et . . .

— Voilà ! triompha Mme Lefleuret, les yeux étincelants, vous l'avouez ! . . . Vous avez essayé d'éloigner de moi mon fils . . . et, qui sait, vous auriez peut-être voulu me jeter à la porte de ma propre maison, n'est-ce pas ?

— Elle a raison ! appuya sèchement Marceau Lefleuret en fixant sur sa femme un regard sévère. Tu oublies que je dois tout à ma mère : ma situation, mon courage, ma fortune et jusqu'à cet intérieur, dont elle s'occupe alors que tu t'en désintéresses . .

— Mais comment pourrais-je m'y intéresser ? Lorsque nous nous sommes mariés, tu m'as emmenée ici pour y vivre . . . Elle était chez elle . . . Ce sont ses meubles, son décor . . . je n'ai pas à y mettre le nez . . .

— Ce serait du joli si je vous laissais la direction de la maison, formula Mme Lefleuret, méprisante.

— Tout comme une autre, j'aurais été capable de diriger *ma* maison . . . mais celle-ci n'est pas la mienne. Après huit ans, je m'y sens tous les jours un peu plus étrangère . . . surtout depuis que . . .

Son regard vira à nouveau vers son mari qui attendait la fin de la scène avec une visible impatience. Des sanglots moururent sur ses lèvres.

— Surtout, reprit-elle d'une voix basse et désespérée, depuis que je sens que l'amour de mon mari s'effrite tous les jours davantage et qu'il me marchande de plus en plus ces heures d'intimité qui me consolaient du reste . . .

Marceau Lefleuret se croisa les bras avec une violence voulue et un peu théâtrale.

— C'est ça ! . . . Voilà les grands mots ! . . . *Mon amour s'effrite !* . . . Tout ça, parce qu'aujourd'hui, afin de me détendre un peu, de changer d'air, de décor, d'atmosphère, j'éprouve par hasard

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

le besoin d'aller assister seul aux régates de Deauville !

— Ah ! c'est aux régates de Deauville que tu vas . . .

— Oui, là ! . . . Es-tu renseignée ? . . .

— En d'autres temps, tu nous aurais emmenés, les enfants et moi . . . Souviens-toi, Marceau, l'an dernier encore . . . nous avions joué au ballon tous les quatre, sur la place de Saint-Pierre, et tu organisais des jeux, si bien que nous voyant si heureux de vivre les gens nous regardaient . . . avec un brin d'envie, je crois . . .

Tandis qu'elle parlait, le visage de Marceau s'est fugitivement transformé. Une ombre a passé, modifiant les traits durs, et il a détourné les yeux avec un peu d'embarras.

Mais la voix ironique de Mme Lefleuret retentit :

— Ouais ! vous étiez ridicules et si les gens vous regardaient, c'est avec raillerie certainement ! . . . Jouer au ballon, à votre âge, vous n'avez pas honte ? Vous ne comprenez pas qu'il ait besoin d'autre chose, d'une évasion, d'un semblant de liberté, de retrouver l'illusion qu'il est encore un jeune homme sans devoirs, sans liens, sans entraves et de pouvoir aller applaudir un match par exemple, sans avoir à traîner derrière lui une smala qui lui rappelle sans cesse le joug auquel il est assujetti ?

Les mains fiévreuses de Germaine retombèrent le long de son corps menu :

— Oh ! si c'est un joug, évidemment . . .

— Mais enfin, sapristi, s'énerva Marceau Lefleuret, ai-je ou non le droit de partir pour quarante-huit heures, s'il me plaît d'aller voir « en garçon » se disputer une épreuve sportive ?

Germaine ne répondit pas tout de suite. Elle s'appliquait à dominer l'émotion qui faisait trembler sa voix :

— Es-tu sûr, demanda-t-elle au bout d'un temps que tu vas voir cette épreuve *en garçon ?*

Il tressaillit, puis lui jeta un regard mauvais :

— Que veux-tu dire ? . . . Oh ! je t'en prie, ma petite, explique-toi ! Je n'aime pas les mots à double sens.

L'intonation était agressive, la face contractée et son menton — un menton un peu fuyant de faible qui cadrait mal avec l'allure athlétique et la voix autoritaire — avait une agitation de mauvais augure.

— Oh ! rien ! Une constatation . . .

Il s'emporta :

— Quelle constatation ?

Elle parlait maintenant, la tête basse, sans le regarder, parce qu'elle avait peur de rencontrer l'expression impitoyable de ce visage qui tous les jours davantage lui devenait plus étranger . . .

— Je trouve que depuis quelque temps . . . exactement depuis cet été, tu as toujours un prétexte pour t'éloigner pendant les fêtes : à la Toussaint, tu as dû aller en Belgique voir ton filateur qui, par un fait curieux, t'avait mandé un jour férié.

— Naturellement ! Dans la semaine je ne peux pas lâcher mes clients.

Douce, elle continua, sans se laisser troubler par son ton irrité :

— A Noël, tu es parti pour Juan-les-Pins où tu avais affaire durant toute la période des fêtes et c'est la première fois que les enfants n'ont pu embrasser leur papa en venant lui faire admirer les trésors contenus dans leurs souliers . . . Au mardi gras . . .

Furieux, Marceau avançait vers sa femme, les sourcils froncés, les traits durcis :

— Ah ça ! as-tu fini ton énumération stupide ? Ma parole ! . . . Mais tu es jalouse ? Eh bien, c'est complet !

La voix indignée de Mme Lefleuret éclata :

— Vous n'avez pas honte de soupçonner ainsi votre mari ? . . . Faut-il que vous ayez l'âme mesquine !

Du geste, il imposait silence à sa mère. Germaine s'était caché la tête dans ses mains.

NOTRE PROCHAIN ROMAN

ECOUTE, MON COEUR . . .

Par LEO DARTEY

— Je t'avertis, ma chère, articula Marceau sévèrement, que je ne supporterai plus de scènes de ce genre. J'ai fait tout mon devoir vis-à-vis de toi et des enfants. J'ai la prétention d'être un époux généreux, et un bon père de famille. J'y ai d'autant plus de mérites que je me suis marié très tôt . . .

— Hélas ! te l'ai-je assez dit ! soupira Mme Lefleuret.

— Et que, continua la voix glacée de Marceau Lefleuret, après un nouveau signe impatienté vers sa mère, tu n'as pas le meilleur caractère du monde. Tes plaintes, tes récriminations, ton mécontentement perpétuel . . .

— Oh ! Marceau, comment peux-tu être aussi injuste ! . . . protesta Germaine, gémissante.

— Cette scène ridicule d'aujourd'hui en est une preuve immédiate . . . conviens-en ?

Elle ne répondit pas, tassée à sa place et écrasée par une angoisse qui la dépassait.

Marceau hésita une seconde, puis déclara résolument :

— Si cela se renouvelait, nous serions obligés d'en arriver à une solution que je n'envisage pas de gaieté de cœur, mais qui serait peut-être la plus sage : une séparation . . .

Elle se leva brusquement et lui montra un visage ravagé où les larmes, instantanément taries, s'arrêtaient, perles tremblantes au bord des cils. A travers ce prisme, elle examinait son mari d'un étrange regard, un peu somnambulique :

— Tu . . . tu y as pensé ? murmura-t-elle, d'un ton indéfinissable.

Il avoua, sincère :

— Jusqu'à cette minute, non . . . mais si ma vie doit devenir un enfer . . . si je ne puis m'éloigner un instant de la maison sans que tu déclenches de dramatiques incidents . . . si tu me poursuis de ta suspicion et de ton ombrageuse humeur, je serai obligé de conclure que la vie entre nous est devenue impossible. Ne le crois-tu pas ?

Il s'arrêta, un peu honteux de lui-même devant cette femme figée, subitement pâlie et qui ouvrait des yeux immenses comme si elle se trouvait tout à coup devant un abîme . . .

Puis il la vit repousser violemment sa chaise :

— Si, je le crois ! . . . avoua-t-elle, d'un accent étouffé, en s'enfuyant vers la porte.

Et le battant, brusquement rabattu, ponctua sa retraite.

Mme Lefleuret hochait la tête :

— Mon pauvre petit ! Ah ! tu as commis une bien grosse erreur quand tu as épousé cette petite ! . . . Elle devient plus intraitable de jour en jour . . .

Elle appuyait sur le visage contrarié de son fils des regards empreints de commisération, mais malgré elle la satisfaction pétillait dans ses prunelles grises, au dur éclat de métal, et au coin de sa bouche orgueilleuse.

L'avait-elle assez détestée, cette fille qui était venue contre son gré s'installer à son foyer ! . . .

Tout d'abord, elle avait accueilli presque aimablement — il y avait dix ans de cela — l'humble petite dactylo, si simple et sérieuse dans sa robe modeste, et qui ne lui semblait pas bien dangereuse pour ce fils de vingt-trois ans qu'elle devait protéger des emballements de son âge.

Elle rêvait, pour Marceau, une splendide destinée, un mariage magnifique, que méritait son physique avantageux et le bel avenir qu'il avait déjà devant lui.

Depuis la mort de son mari, elle s'était ardemment mise aux affaires afin de conserver à ce fils chéri la situation paternelle. La guerre l'avait servie et, à la majorité de Marceau, elle avait pu lui mettre entre les mains cette firme « veuve Lefleuret et fils », qui prospérait de jour en jour.

Mieux. Afin que Marceau n'allât pas au dehors chercher des distractions qui eussent peut-être été néfastes aux projets maternels, Mme Lefleuret avait attiré et retenu à son bureau la petite Germaine François qui apportait dans la sévère demeure la grâce de sa jeunesse, et sa fraîcheur d'âme.

Germaine Lefleuret — alors Germaine François — habitait, avec la seconde femme de son père, trois petites pièces au sixième, dans la maison dont Mme Lefleuret et son fils occupaient tout le premier étage.

La jeune fille avait à peine dix-huit ans. Elle n'était pas très heureuse chez sa marâtre, une femme égoïste et dure, qui l'avait vue sans grand enthousiasme regagner le bercail, ses études terminées dans une lointaine ville anglaise où elle l'avait expédiée depuis la mort du père.

Tout de suite, elle s'était enquise pour elle d'une place et l'avait dénichée aux bureaux Lefleuret — « fils et laines, commission, exportation » — où Germaine était entrée en qualité de secrétaire des patrons.

A cette époque, Marceau s'adonnait tout entier aux affaires et au sport. C'était un garçon grave et un peu renfermé, bâti en force avec une belle tête régulière, un front rêveur, des traits fortement accusés, une voix de commandement. Seuls les prunelles indécises et le menton aux lignes effacées disaient qu'il n'était pas tout à fait au moral ce qu'il paraissait au physique et, qu'en dépit de son allure autoritaire, sa mère le menait comme un petit garçon.

Sans en avoir l'air, bien entendu.

Elle avait éloigné de lui toutes présences féminines qui eussent pu le détourner des austères préoccupations de « l'Affaire » . . . se réservant de rechercher elle-même, un peu plus tard, la bru de son choix.

Elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'au lieu d'aller passer certaines soirées au Stade, son fils demeurait plus volontiers à son bureau, tandis que Germaine terminait des lettres en retard sous la dictée de la patronne.

Elle ne vit pas davantage que le regard du jeune homme s'attardait, à la dérobée, sur la nuque studieusement penchée, sur les clairs cheveux, sur le fin profil attentif de son employée.

Un jour que le travail pressait particulièrement, Mme Lefleuret, par une générosité dont elle n'était point coutumière, avait prié la jeune fille à dîner. Après le repas, les deux jeunes gens se réfugièrent dans le salon et Marceau fit de la musique pour la petite dactylo émerveillée.

Ainsi, une idylle naquit.

Mme Lefleuret ne s'en émut point. Elle la jugea sans conséquence. Cette petite n'était pour Marceau qu'un passe-temps. Auprès d'elle, il faisait son apprentissage de futur don Juan : il ris-

JEANNE TROUVE UN EMPLOI...

grâce à Colgate

Jeanne avait de grandes espérances quand elle arriva en ville. Elle était si jolie . . . et si intelligente. Mais elle ne pouvait trouver d'emploi . . .

mais voici que son dentiste . . .

LA MAUVAISE HALEINE EST ORDINAIREMENT CAUSÉE PAR DES PARTICULES D'ALIMENTS EN DÉCOMPOSITION DANS LES INTERSTICES CACHÉS DES DENTS MAL NETTOYÉES. JE CONSEILLE LA CRÈME A DENTS COLGATE. SA MOUSSE PÉNÉTRANTE SPÉCIALE ENLÈVE CES DÉPÔTS QUI ENGENDRENT DES ODEURS.

UNE SEMAINE PLUS TARD— SON BRILLANT SOURIRE N'EST PAS FRUSTRÉ PAR LA MAUVAISE HALEINE !

JE SUIS VRAIMENT HEUREUX QUE VOUS SOYEZ VENUE A MONTRÉAL !

JE SUIS HEUREUSE D'ÊTRE VENUE — DEPUIS QUE J'AI TROUVÉ CET EMPLOI SUPERBE—

GRÂCE À COLGATE !

La mauvaise haleine est ordinairement causée par les dents

Vérifiez votre haleine au moyen de l'épreuve du cure-dent

Quel dommage que de laisser la mauvaise haleine faire obstacle au succès. Prenez garde. Faites cette épreuve. Nettoyez simplement entre vos dents avec un cure-dent ou un fil à dents inodore. Si vous constatez de petits dépôts d'aliments — si vous remarquez une odeur désagréable, c'est que, disent les dentistes, vous êtes victime de la cause la plus commune de la mauvaise haleine . . . des dents mal nettoyées.

Nettoyez vos dents suivant la méthode Colgate

Brossez-vous solgneusement les dents avec de la Crème à Dents Colgate, les dents supérieures de haut en bas, les dents inférieures de bas en haut. Rincez-vous la bouche. Mettez après cela un peu de Colgate sur votre langue, et prenez une autre gorgée d'eau. Gargarisez-vous bien le fond de la gorge, et faites passer l'eau entre vos dents. Rincez-vous de nouveau à l'eau claire. C'est tout.

Vous obtenez ces résultats de Colgate

La mousse pénétrante de Colgate va dans tous les petits interstices et dans toutes les fissures des dents, même où la brosse à dents ne peut atteindre. Elle dissout les dépôts nuisibles de causer des odeurs et les fait disparaître.

L'ingrédient de polissage inoffensif de Colgate garde vos dents blanches et brillantes. La délicieuse saveur de menthe de Colgate laisse votre bouche fraîche, votre haleine parfumée.

Votre argent remis en double

Employez un tube de Colgate. Après cela, si vos dents ne sont pas plus nettes, plus brillantes qu'auparavant, retournez le tube vide à Colgate-Palmolive-Peet Co., Limited, Toronto, Ont. Nous vous rembourserons *deux fois* son prix.

Nulle autre pâte à dents n'a jamais nettoyé et fait briller mes dents à ce point !

A ceux qui la préfèrent, la Poudre à Dents Colgate donnera les mêmes résultats. Grande boîte. 20¢

Maintenant, son BRILLANT SOURIRE n'est plus frustré par LA MAUVAISE HALEINE !

COLGATE'S RIBBON DENTAL CREAM

GRAND MODELE **20c**

DOUBLE MODELE GEANT **35c**

MODELE MOYEN **10c**

Vous qui aimez les beaux romans d'amour

Achetez régulièrement

La Revue Populaire

En plus du *Film*, prenez la bonne habitude d'acheter tous les mois *La Revue Populaire*, réputée pour ses grands romans d'amour complets, ses illustrations de luxe, ses articles choisis et ses chroniques de cinéma.

Depuis quelques mois, *La Revue Populaire* compte de vingt à trente pages de plus, dont plusieurs en couleurs. Le nombre de ses illustrations a doublé.

Son succès est si grand dans tous les coins de la province de Québec, ainsi que dans tous les centres canadiens-français du Canada et de la Nouvelle-Angleterre qu'il nous est permis de prédire que son tirage aura doublé dans moins de deux ans.

COUPON D'ABONNEMENT SPECIAL

(Pour le Canada seulement)

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal.

Ci-joint $2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

quait, lui, le sauvage, quelques timides compliments, s'attardait à garder sa main entre les siennes au moment de l'au-revoir quotidien, et guettait parfois le bruit de ses pas dans le couloir.

Un jour pourtant, elle finit par s'émouvoir à constater que son fils semblait fort épris de la jeune fille. Elle était pour les situations radicales et tout de suite prit un prétexte pour déclarer à Germaine François qu'elle se priverait désormais de ses services.

Mais alors elle se heurta à la soudaine et inattendue décision de son fils qui déclara qu'il aimait Germaine et l'épouserait.

Menaces, prières, larmes, rien n'y fit. Pour une fois, l'entêtement du jeune homme triomphait de la farouche volonté maternelle.

Depuis dix ans, elle attendait sa revanche... Depuis dix ans, cela avait été, entre elle et sa belle-fille, une guerre sourde, hargneuse, implacable ; une guerre dont les échos n'arrivaient pas toujours aux oreilles du maître du logis.

La mère par calcul, l'épouse par lassitude et par tendresse, attendaient presque toujours d'être seules pour se livrer à ces escarmouches...

Et puis, les deux maternités successives de la jeune femme apportèrent une sorte de trêve. Non que Mme Lefleuret eût désarmé, elle aimait passionnément ses petits-enfants, mais sa jalousie vis-à-vis de Germaine s'était exacerbée. Souplement, prévoccupée par les soins de son état nouveau, absorbée par ses petits, rassérénée au surplus par son bonheur de jeune mère, Germaine devenait plus insensible aux attaques dont elle était l'objet.

Et puis, il y avait les vacances... Marceau, dès qu'il était libre, emmenait sa femme et ses gosses vers de claires plages, des prairies vertes, la montagne, la paix des champs où il pouvait s'ébattre avec eux et redevenir ce qu'il était : un père jeune, un mari amoureux...

Alors, Mme Lefleuret, rendue plus haineuse par son impuissance à atteindre celle qui se refusait à demeurer son souffre-douleur, avait entrepris un autre travail de désagrégation.

C'étaient à l'adresse de son fils, des phrases de commisération :

— Ah ! mon pauvre petit, tu n'auras guère profité de la vie !... Que connais-tu de ses joies, de ses plaisirs ?... A ton âge, être déjà pris par ces soucis absorbants de père de famille !... Produire, produire, produire, comme un damné, pour satisfaire aux besoins de chacun !... Une machine à faire de l'argent, voilà ce que tu deviens !... Tu es déjà vieux alors que les autres ont devant eux toutes les possibilités d'espoir.

« Ah ! quand je pense à ce que ta vie aurait pu être, avec ton intelligence, ton allure, ta situation !...

Sans qu'il voulût se l'avouer, toutes ces réflexions finissaient par laisser leurs traces sur la nature éminemment influençable de Marceau.

D'autre part, la redoutable fine mouche qu'était Mme Lefleuret en usait autrement avec Germaine. Elle qui, au début, fourrait son nez partout et exigeait d'avoir la haute main sur les enfants, affectait la fatigue afin que le jeune ménage ne pût lui confier la garde de ces derniers.

Elle se réfugiait très tôt dans sa chambre, tout en promulguant très haut qu'il faudrait être une mère dénaturée pour abandonner la surveillance de ses enfants à des mains mercenaires.

Germaine se voyait donc de plus en plus esclave. Elle avait dû renoncer aux sorties du soir et à quelques dîners en ville qu'elle faisait jadis, en compagnie de son mari.

Les premiers temps, Marceau restait à la maison... Mais bientôt, les remarques ironiques de Mme Lefleuret — *« Mon pauvre petit, ce que tu deviens pot-au-feu, à ton âge !... Je ne te connaissais pas ces mœurs de petit bourgeois ! »* — excitèrent son dépit.

Il commença à fréquenter les cercles, à aller seul au cinéma, au théâtre... Entre Germaine et lui, les chères heures d'intimité, de solitude qui aidaient la jeune femme à supporter les méchancetés de sa belle-mère et le malaise de ce foyer où elle se sentait si peu chez elle lorsque Marceau n'était pas là, se firent de plus en plus rares.

Cela jusqu'à l'été précédent, où Marceau, cédant aux instances de sa mère qui prétendait qu'il avait le foie malade, était allé faire avec cette dernière une cure à Vichy, durant que sa femme conduisait Jo et Pierrette à la mer.

Et depuis, Germaine sentait confusément, avec cette sûre intuition d'épouse aimante qui se trompe rarement, que son mari était devenu un autre homme dont les pensées... et parfois le cœur lui échappaient.

II

Marceau finit de boucler ses valises. Attentive, sa mère tournait autour de lui :

— Tu n'oublies rien, mon grand ?... J'ai mis un pull de rechange dans le cas où tu ferais du tennis... Amuse-toi bien. Reste mardi là-bas s'il fait beau : je veillerai à tout au bureau. Tu peux bien prendre deux ou trois jours de plus de vacances : rien ne presse en ce moment et tu as tellement besoin de changer le cours de tes idées !...

Marceau manifestait quelque nervosité comme toujours au moment du départ. On eût dit chaque fois qu'un vague remords le tenaillait. A l'exemple de tous les faibles, il en avait un peu honte et il affichait alors, pour contre-

balancer ces timides reproches intérieurs, plus de cynisme et de dureté.

— Où est Germaine ? s'enquit-il d'un air qu'il voulut indifférent.

Mme Lefleuret haussa les épaules :

— Dans sa chambre, naturellement. Elle boude depuis le déjeuner. Quel exemple pour les enfants ! Ah ! mon pauvre grand, fit-elle, pitoyable, en posant sa main sur l'épaule de son fils, je crois que tu serais bien plus heureux si vous étiez séparés... et les petits aussi. Je les élèverais beaucoup mieux qu'elle ne sait le faire... et ils n'auraient pas cette atmosphère de scènes continuelles.

Cette fois, la conscience de Marceau eut un sursaut de révolte :

— Voyons, mère, Germaine et moi nous sommes mariés... Je vous accorde que nous avons peut-être fait une sottise...

— Tu peux le dire !... Un mariage si ridicule, si mal assorti... Tu étais bien trop jeune et trop naïf pour savoir ce qu'il te fallait...

Cette fois, Marceau ne répondit pas.

— Je vais prendre congé de Germaine, déclara-t-il résolument.

Il la trouva près de la fenêtre, enfouie au creux d'un fauteuil et les yeux fixés sur le ciel chargé de brumes. Il la vit si misérable avec ses orbites creusées et les joues luisantes de larmes qu'il eut un élan de pitié. Mais il le réfréna aussitôt.

Une voix, une voix ironique qu'il avait entendue la veille, traversa sa mémoire :

« Parions, cher, que vous ne saurez pas vous arracher aux supplications de votre petite bourgeoise d'épouse pour nous escorter à Deauville ? Et vous irez, tout bonnement, afin d'occuper vos loisirs, faire un pique-nique quelque part du côté de Saint-Cloud, avec la marmaille et les filets à provisions !... Ah ! ah ! ah !... »

Ce rire le cinglait comme un coup de fouet.

Il apostropha sa femme, de ce ton ironique qu'elle redoutait plus qu'une insulte :

—Alors, tu n'as pas encore fini de jouer la « Sœur Anne » désespérée, devant ce carreau ?

Elle tourna lentement vers lui son visage morne où toute jeunesse semblait éteinte :

— Je n'attends rien... Mon chevalier ne viendra plus...

Il s'emporta :

— Eh ! si tu t'imagines que tu peux l'attirer ou le retenir, « le Chevalier », — il prononçait le mot d'un accent caustique, — avec cette figure de Carême !... Enfin, remue-toi, sapristi ! Sors ! Emmène les enfants au Bois...

Pierrette, qui jouait dans un coin de la pièce, abandonna ses poupées et son père la vit soudain devant lui, petit visage grave levé avec sévérité vers le

Embellissant de jour en jour...

Les jumelles Dionne n'emploient que le PALMOLIVE

le savon fait à l'Huile d'Olive!

Etant nées prématurément, les jumelles ont toujours eu la peau extraordinairement sensible. C'est pour cela que, pendant quelque temps après leur naissance, elles ne furent baignées que dans l'huile d'olive. C'est qu'il n'y a rien de plus soulageant que l'huile d'olive douce pour une peau délicate.

Puis, quand vint le temps des bains au savon et à l'eau, quelle ne fut pas l'importance du choix d'un savon contenant les ingrédients les plus doux et les plus soulageants ! Et c'est ainsi que le Dr Dafoe choisit le Palmolive fait à l'huile d'olive.

ET MAINTENANT...

si vous pouviez voir la peau douce et satinée de ces charmantes petites jumelles Dionne... vous sauriez comme le Dr Dafoe a fait preuve de *sagesse* lorsqu'il décida que le doux Savon Palmolive serait employé exclusivement dans le bain des jumelles.

LE SAVON QUE VOUS EMPLOYEZ EST-IL AUSSI DOUX QUE LE PALMOLIVE ?

Etes-vous *certaine* que le savon que vous employez actuellement est aussi pur, aussi doux et aussi inoffensif que le Palmolive ? Vous savez que la composition du Palmolive ne comporte que des aides de beauté... un mélange secret et unique d'huiles d'olive et de palme — les meilleures que la science connaisse ! C'est pour cela que le Palmolive donne un tel soin de beauté incomparable à votre peau.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être, grâce au TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT

Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. *Le Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

•

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez $¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

•

Correspondance strictement confidentielle

JOURS DE BUREAU :

les Jeudi et Samedi,
de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2955 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

visage paternel. Les yeux profonds de l'enfant le fixaient.

— Qu'est-ce qu'il y a, moucheronne ? émit-il, sur le ton de la plaisanterie, tandis que ses traits se détendaient.

— Pourquoi fais-tu pleurer maman ? s'enquit dignement la fillette de sa voix menue.

Le sourire de Marceau se changea en grimace.

— De quoi te mêles-tu ? . . . Fille ! . . .

Germaine s'était levée :

— Va t'habiller, ma chérie . . . dit-elle doucement en caressant les cheveux de l'enfant. Nous irons rue Henri-Martin tout à l'heure . . .

—Chez M. de Villers ! . . . Oh ! chic ! s'écria Pierrette, enthousiasmée . . . On jouera dans le jardin et je peindrai le vieux puits. Tu sais, dit-elle vivement, en s'adressant à son père, sa rancune de tout à l'heure évanouie, M. de Villers a dit que je serais une grande artiste ! . . .

— Qui est M. de Villers ?

— Le peintre qui fait le portrait de maman avec Jojo dans les bras . . .

— Voyons, Marceau, intervint Germaine qui revenait du cabinet de toilette où elle était allée se poudrer, je t'ai raconté ma rencontre avec M. de Villers chez nos amis Pernaire. Il m'a trouvé du caractère . . . et il m'a demandé d'aller poser chez lui pour une Vierge à l'Enfant . . . Je t'en ai parlé . . . Il y a six mois bientôt que la toile est commencée . . . mais tu écoutes si peu ce que je te dis maintenant ! acheva-t-elle avec un geste de lassitude.

— Bon. très bien ! Je me souviens vaguement, en effet . . Eh bien, va poser, va poser ! déclara Marceau, enchanté d'avoir trouvé une distraction à sa femme et de pouvoir s'en aller sans remords à ses plaisirs. Et tâche de ne pas faire cette tête-là quand je rentrerai !

L'air dégagé, il effleurait distraitement de ses lèvres le front de Germaine, élevait jusqu'à lui pour l'embrasser la petite Pierrette et quittait précipitamment la pièce, emmenant la fillette qui l'escorta jusqu'au couloir.

Les yeux fixés sur la porte, Germaine écoutait son pas décroître vers le vestibule. Elle laissa tomber ses bras le long d'elle avec un abandon désespéré :

— Et dire, murmura-t-elle, qu'il n'est même pas jaloux ! . . .

•

La voiture de Marceau attendait devant l'immeuble. Comme il allait franchir le seuil, il se heurta à la concierge qui l'interpellait :

— Justement, monsieur Lefleuret, on vient d'apporter des fleurs pour Madame. Faut-il les monter ?

Des fleurs pour Madame ? . . . Marceau fut un peu surpris. Qui pouvait bien envoyer des fleurs à Germaine ? . . . Depuis qu'ils étaient mariés, elle n'en avait reçu que de lui, car au début ils avaient vécu très loin du monde, réfugiés dans leur amour comme dans une tour inaccessible.

—Naturellement, montez-les . . .

Mais il se ravisa tout de suite :

— Attendez ! . . . Montrez la carte ?

La concierge détacha le carton épinglé à la gerbe. Marceau lut :

— « Rémy de Villers. »

Ah ! bon ! il s'agissait du peintre. C'était là sans doute un remerciement pour les séances de pose qu'avaient consenti Germaine bénévolement.

Et il monta dans sa voiture d'un pied léger.

Deux ou trois fois, pendant qu'il se faufilait à travers les files de voitures, pleines à craquer de gens rayonnants qui s'évadaient hors de la ville, en cette veille de fête, une pensée lui traversa l'esprit :

— Curieux que ce peintre envoie des fleurs à ma femme . . .

Il s'arrêta à Passy, devant une maison d'un luxe assez prétentieux et manœuvra plusieurs fois le klacson.

Au rez-de-chaussée, une fenêtre s'ouvrit : la tête platinée de Paulette Mara s'encadra dans le chambranle :

— Vous êtes en retard ! jeta-t-elle dans un rire roucoulé. Les autres sont partis en avant. Nous les rejoindrons à l'étape.

La fenêtre se ferma à grand bruit et bientôt — robe blanche, ceinture rouge de la même nuance que le chapeau et les souliers, les lèvres fardées, ses yeux obliques luisant sous des paupières savamment bistrées, — Paulette Mara fit sur le trottoir une sensationnelle apparition.

— Bonjour, cher ! modula-t-elle d'un ton étudié, avec cette palpitation des cils qu'elle avait pris aux vedettes, dans les studios où elle avait fait quelque vague figuration. .

— Vous êtes seule ? s'enquit Marceau, un peu étonné.

On avait désigné la veille un jeune couple qui devait avec Paulette prendre place dans sa voiture.

— Cela vous déplaît ? s'informa-t-elle en laissant glisser son regard entre ses cils raidis de rimmel.

Il s'empara de sa main et y posa ses lèvres :

— Comment osez-vous formuler une telle question ? Je suis ravi, au contraire . . .

Elle s'installait un peu lourdement sur les coussins.

— Yvonne et Robert avaient peur que vous n'ayez changé d'idée . . . et ils se sont casé tant bien que mal dans les autres voitures. Le rendez-vous est sur la route de Trouville, dans une auberge rustique, où l'on mange, paraît-il, admirablement.

(Lire la suite page 29)

BEVERLEY ROBERTS

MADGE EVANS

PETITES ROBES SANS PRÉTENTION ... POUR L'ÉTÉ

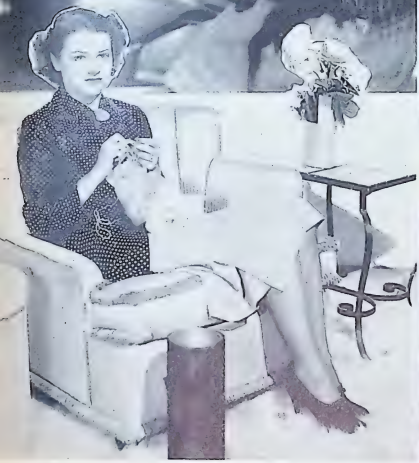
PATRICIA ELLIS

ANITA LOUISE

MIRIAM HOPKINS

À CHACUN SA

ROSALIND RUSSELL veut être photographe amateur mais sans se déplacer ; les " sujets " viennent à elle... " Et voici comment on s'y prend ", explique ELISSA LANDI à une amie ; entre deux prises de vues, elle tricote des gilets pour les enfants pauvres. Bravo ! ... STUART ERWIN en perd le boire et le manger ; il essaie de faire mieux que les cameramen professionnels. Et il cherche des angles inédits pour " prendre " les belles jambes des danseuses... Sérieuse comme une bonne maman, FLORENCE RICE brode des serviettes et des mouchoirs qu'elle distribue à ses amies. C'est une marotte préférable à celle des cocktails ! ... Quant à UNA MERKEL, elle est une enragée collectionneuse d'animaux en miniature et de flacons de parfum. Allez voir ça.



MAROTTE . . .

JAMES STEWART monte rapidement vers la célébrité ; est-ce pour cela qu'il s'intéresse aux avions miniatures ? Il en a des centaines chez lui . . . Peut-on être jeune et ne pas rêver aux voyages lointains sur la mer ? Depuis *Captains Courageous*, FREDDIE BARTHOLOMEW étudie la navigation à voiles . . . sur terre . . . Une championne tricoteuse : BETTY FURNESS. En ce moment, elle tricote un filet pour attraper celui qu'elle aime. En tout cas, son visage sérieux le laisse supposer . . . Cette photo de GARY COOPER fut prise à bord du *Star of Finland* pendant les prises de vues de *Souls at Sea*. Pour Gary, le meilleur sport est la chasse aux requins . . . Voici MAUREEN O'SULLIVAN qui se repose en exécutant des travaux artistiques à l'aiguille. Elle a elle-même fabriqué tous les coussins de sa jolie villa.

CLAUDETTE COLBERT

JEAN MUIR

ÉLÉGANCES ESTIVALES

CAROL HUGHES

KAY FRANCIS

BETTE DAVIS

(*Suite de la page* 24)

« Ils ont décidé de m'attendre, car c'est moi qui dois confectionner les cocktails. Alors, cher, gazez ! . . .

Il obéit incontinent.

— Eh bien, cher, *on* vous a libéré sans trop de difficulté ?

Paulette riait, en le considérant d'un air railleur. Cette allusion aux chaînes conjugales assombrit Marceau.

— Je sais me libérer tout seul . . . rétorqua-t-il, un peu sec.

— Oui, mais au prix de quelles plaintes, de quelles jérémiades ! . . . de quelles scènes ! . . .

— Oh ! ne me plaignez pas trop ! . . . Les scènes, j'y mets très vite fin, vous savez !

Elle était devenue sérieuse tout à coup. Tout son visage qui sous les ondulations savantes, d'un blond presque blanc, avait la couleur des dragées, s'imprégna de sympathie :

— Mon pauvre Marceau, je pense beaucoup à vous . . et je trouve que vous menez une vie stupide. Votre mère a raison ; vous vous êtes marié trop jeune . . . Aujourd'hui seulement vous pourriez choisir intelligemment la femme qui saurait vous apporter le concours qu'il faut à un homme de votre sorte . . .

— Et qu'est-ce qu'il faut à un homme de ma sorte ? s'enquit-il, un peu fat.

Elle sourit :

— Dame . . . une femme brillante . . . que vous pourriez produire avec fierté . . . une femme qui sache s'habiller, qu'on remarque à votre bras, lorsque vous l'emmenez dans une manifestation d'art ou d'élégance, et dont l'habileté, le charme, le « dynamisme » enfin, puissent vous procurer des relations utiles . . .

Marceau ne répondit pas tout de suite. Il évoquait Germaine et ses petites robes sans prétention. Dame ! il y avait Pierrette et Jo à pomponner, et leur maman, très orgueilleuse de sa progéniture, préférait rogner sur son budget personnel pour les habiller coquettement.

Aussi, lorsque Marceau avait fait la connaissance de Mme Mara — c'était au cours de l'été à Vichy, alors qu'il y faisait sa cure, en compagnie de sa mère — il avait été ébloui par les toilettes « ébouriffantes » de la dame.

Ils habitaient le même hôtel. Paulette Mara promenait sur la terrasse ses pyjamas inédits et son « chow » longs poils, tandis que Mme Lefleuret déversait dans l'oreille d'une nouvelle confidente ses griefs contre sa belle-fille.

— Oui, son fils, ce beau garçon brun qui l'escortait à la buvette et se montrait si tendre et respectueux avec elle, était déjà marié et père de famille ! Malgré sa grande jeunesse ! . . . Ah ! les enfants n'écoutent jamais les conseils de l'expérience . . . Marceau était si neuf, si peu accoutumé aux roueries féminines, qu'il s'était laissé prendre par la

MERVEILLEUX
feuilleton qu'il
faut lire !

●

DANS

LE SAMEDI

paraît un grand feuilleton qui remporte un très gros succès et dont nous recommandons sans plus tarder la lecture aux lecteurs et lectrices du FILM.

L'AMOUR VAINQUEUR

Par JACQUES BRIENNE

●

Pour 10 cents, LE SAMEDI vous apporte chaque semaine une lecture variée, abondante, amusante, instructive et toujours intéressante pour tous les âges !

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville *Prov.* .....

FOIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion. Montréal, Can.

première pécore venue ... Evidemment, c'était un ménage mal assorti ! ... Si seulement il avait pu comprendre sa sottise et refaire cette vie manquée ! ... Vraiment, n'y avait-il pas des cas où le divorce est excusable ? ...

La dame au pyjama, négligemment appuyée à la balustrade, écoutait ces confidences qui ne lui étaient point destinées, tout en suivant d'un œil pensif les fumées de sa cigarette ... De temps en temps, son regard oblique glissait vers Mme Lefleuret et ce regard était singulièrement brillant. Elle s'arrangea, au cours des jours suivants, pour que ... le hasard la mit en présence de Marceau Lefleuret, dans les jardins du Casino. Elle se présenta :

— Mme Paulette Mara, élève du Conservatoire, artiste dramatique.

— Comment ! ... Vous êtes artiste ! s'exclama Marceau qui avait, à l'endroit de cette catégorie sociale, les idées à la fois admiratives et un peu méfiantes des petits bourgeois. Mais j'irai volontiers vous applaudir ! ... Je serai très ... très honoré ...

— Je ne joue pas en ce moment. Le cinéma m'absorbe complètement ... argua Paulette d'un air supérieur.

En réalité, son rôle ou plutôt ses rôles au théâtre comme au cinéma se bornaient à des emplois de dernière zone qu'elle décrochait après maintes démarches, car elle avait de la suite dans les idées et elle savait harceler les gens jusqu'à la lassitude.

On disait d'elle : « elle n'a aucun talent mais elle a du « toupet » et la dignité ne l'étouffe pas. Quand un directeur la met à la porte, elle surgit, souriante, par la fenêtre. »

Cela ne lui avait guère réussi. A trente-huit ans, — elle en avouait vingt-cinq et le naïf garçon qu'était Lefleuret coupait dans le panneau, — elle n'était arrivée à rien.

Malgré sa confiance en elle-même et la haute idée qu'elle avait de ses mérites, la pseudo-vedette était bien obligée de s'avouer qu'elle ne ferait ni au théâtre, ni dans les studios, la carrière dont elle rêvait.

Et elle n'eût pas mieux demandé que d'entrer par la grande porte dans ce monde bourgeois qu'elle affectait de considérer avec mépris mais qui lui assurerait une maturité qu'elle sentait assez proche, une quiète et respectable existence qui, somme toute, n'était pas à dédaigner.

Dès qu'elle avait rencontré Marceau Lefleuret, elle avait senti ce petit frisson de joie du pêcheur qui sent s'approcher le confiant poisson, tout prêt à mordre à l'appât.

Marceau était tout à fait l'homme qu'il lui fallait : assez naïf pour se laisser éblouir par son bluff, assez inexpérimenté pour ne pas s'apercevoir tout de suite de tout ce qu'il y avait en elle de faux et d'artificiel, assez crédule pour « couper » dans la comédie du sentiment qu'elle s'apprêtait à lui jouer.

D'aucuns, plus avertis, eussent vu tout de suite les ficelles. Lui l'admira bêtement, persuadé qu'elle était bien ce qu'elle se flattait d'être : une femme supérieure dont tous les hommes avaient brigué la main, mais qui se réservait pour l'Art ... et peut-être pour un Elu, lorsque le destin le placerait miraculeusement sur sa route.

Elle était en train d'essayer de lui inculquer qu'il était cet « élu » ... et que leur rencontre avait été providentielle.

Elle avait commencé par entraîner Marceau dans ce milieu si nouveau pour lui et dont, jusqu'ici, il n'avait aucune idée : milieu de demi-ratés, de sans-valeur, de gens qui s'agitaient dans le vide, faute de pouvoir mieux employer leur temps et le malheureux, ignorant, étourdi, subissant malgré lui l'emprise de cette femme qui s'adressait tantôt à sa vanité d'homme, tantôt à son cœur ambitieux, tantôt à ce besoin de romanesque qui dort au fond de toute âme masculine, n'était pas loin de croire que cette créature était l'Egérie marquée par le sort pour l'arracher à sa médiocrité et l'entraîner à sa suite vers les plus hauts destins.

III

"Comment ! Vous n'avez pas apporté de smoking ? » s'exclamait Paulette Mara d'une voix indignée, tandis que les garçons affairés emportaient vers les étages les valises de toute la troupe des arrivants.

Ennuyé, Marceau s'excusa :

— J'ai cru à une partie de campagne. Je pensais que pour aller assister aux régates ...

— Mais il n'y a pas que les régates ! Ce soir a lieu le grand gala des chapeaux de plage au casino ... Une fête très select ...

— Je n'irai pas, voilà tout, déclara Marceau avec un sourire jaune.

Comme l'expression de dépit devenait du désespoir sur le visage, levé vers lui câlinement et que les cils battaient selon le rythme alangui dans lequel Mme Mara excellait, il ajouta doucement :

— Ne vous inquiétez pas ... Je trouverai bien à occuper cette soirée. Et tenez, j'irai m'allonger une heure sur le sable de la plage .. J'y serai très bien.

— Que c'est ennuyeux ! soupira-t-elle ... Je voudrais bien renoncer au gala pour vous tenir compagnie.

— Oh ! Paulette, n'en faites rien ! ... Je serais désolé de vous priver d'un plaisir ...

Elle lui dédia un regard ensorceleur :

— Ce ne sera pas un plaisir puisque vous ne serez pas là ... Mais, n'est-ce pas, le président de la Fête, qui est un de mes intimes, — elle citait négligem-

me pardonnerait pas ma défection . . .

— Il aurait raison. On ne prive pas un concours d'une aussi jolie concurrente . . .

— Alors, à demain ? . . .

— A demain, très chère.

Il baisa sa main parfumée qu'elle tenait très haut, d'un air de reine, et il s'en fut, d'un pas nonchalant, fouler le sable encore tiède où il s'étendit bientôt, frileusement enveloppé dans son pardessus, un ciel plein d'étoiles au-dessus de son front.

•

Sifflotant, heureux de vivre, le sourire au coin des yeux, Marceau rentrait chez lui, après ce joyeux week-end.

Il venait de reconduire jusqu'à sa porte une Paulette Mara radieuse, qui avait conquis tous les triomphes à Deauville, triomphe dont Marceau Lefleuret, son cavalier servant, avait eu sa modeste part.

Durant ces mémorables journées, ils avaient frôlé les personnalités les plus en vue, coudoyé des gens ultra-chics, des artistes, des peintres célèbres, des étrangers dédaigneux. Marceau rapportait de cet agréable voyage, dans son cerveau un peu embrumé par la fatigue et peut-être aussi par les cocktails que Paulette Mara avait la manie de vouloir faire avaler à tout son entourage, mille images chatoyantes.

Les enfants jouaient dans le couloir. Ils vinrent sagement embrasser leur père sans manifester de joie extrême, puis retournèrent à leurs occupations.

Le salon était encombré de fleurs. Des œillets magnifiques, aux lourdes têtes grenat, penchaient leur grâce lasse sur la commode du salon. Il y avait des hortensias sur le piano et des boules-de-neige s'épanouissaient dans un vase gravé que Marceau ne connaissait pas.

Un peu étonné par tout ce luxe floral qui cadrait mal avec la stricte économie qu'exigeait Mme Lefleuret mère, il chercha sa femme à travers l'appartement D'ordinaire, elle accourait au-devant de lui, dès qu'elle percevait le bruit de sa clef dans la serrure . . . Sans doute aujourd'hui boudait-elle encore ?

Eh bien ! on allait voir ! . . . Il n'était justement pas disposé à entendre des récriminations et des reproches.

L'œil mauvais, exagérant le pli narquois de sa bouche, il frappa à la porte de la chambre de sa femme.

— Entrez ! dit la voix calme de Germaine.

Comme le jour de son départ, elle était devant la fenêtre, assise dans le grand fauteuil. Elle cousait un col nouveau à une robe de Pierrette.

— Tiens ! c'est toi ? fit-elle, d'un ton très naturel.

Elle lui sourit, d'un sourire un peu neutre où il n'y avait ni mélancolie, ni gaîté . . . puis se remit à tirer l'aiguille avec application.

Un peu interloqué par la simplicité de cet accueil, auquel il n'était point préparé, il s'approcha d'elle et effleura distraitement ses cheveux. Un parfum inaccoutumé caressa ses narines. Il remarqua qu'elle était coiffée de frais et que ses joues étaient roses . . . comme avant, au temps de son bonheur.

— D'où vient que la maison ait cet air de fête ? s'enquit-il négligemment.

Il guettait la réponse, une raillerie au fond des prunelles : « A cause de ton retour . . . » Naturellement, elle allait maintenant essayer « de le lui faire au sentiment » ! Mme Mara, qui s'y connaissait en complications féminines, l'avait avertie ! . . .

Il prépara une phrase sarcastique qui arrêterait net les bourgeoises velléités de tendresse de cette pauvre Germaine ; mais il n'eut pas à l'employer, car la réponse qu'il prévoyait ne vint pas.

Germaine levait vers lui un placide regard :

— La maison, un air de fête ? . . . Tu trouves ? . . . Je n'ai pas remarqué . . .

— En quel honneur ces dépenses somptuaires de fleurs ?

— Ce n'est pas moi qui les ai achetées, tu penses bien . . On me les a envoyées . . .

Elle coupa le fil avec ses dents . . . alla vers la porte, appela :

— Pierrette, ta jaquette est prête . . . Viens essayer . . .

La fillette arriva en gambadant. Sa mère lui passa le vêtement, tout en riant et plaisantant avec elle, sans plus s'occuper de Marceau que s'il n'avait pas été là.

— Où est ma mère ? s'informa-t-il, rogue.

— Je ne sais pas. Elle est sortie.

— Sans te dire où elle allait ?

— Voyons ! Ta mère ne me dit jamais où elle va, tu sais bien . . .

— Naturellement ! Tu vas encore vouer aux gémonies cette pauvre femme parce qu'elle ne te donne pas un compte rendu de ses actes ? cria-t-il, soudain furieux.

Maintenant, c'était lui qui cherchait la scène. Il éprouvait le besoin de l'arracher à cette indifférence béate dans laquelle il la trouvait.

Mais Germaine n'abandonna pas une miette de son calme.

— Oh ! non, dit-elle, ça m'est égal . . .

Il rongeait son frein, hostile :

— Evidemment . . . tu la hais . . . Pourquoi t'inquiéterais-tu d'elle, égoïste ! jeta-t-il, exaspéré.

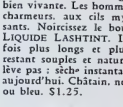
Le sourire impersonnel qui l'agaçait si fort réapparut sur la bouche de Germaine :

— Moi ? dit-elle ingénument. Je ne hais personne. Et je trouve la vie magnifique !

Ne Soyez pas une Fleur de Tapisserie !

DIT Jane Heath

• LA FLEUR DE TAPISSERIE ne séduit personne. La jeune fille préfère être une simple marguerite des champs, bien vivante. Les hommes adorent les yeux charmeurs, aux cils mystérieux et séduisants. Noircissez le bout des cils avec le LIQUIDE LASHTINT. Ils paraîtront deux fois plus longs et plus beaux, tout en restant souples et naturels. L'eau ne l'enlève pas : sèche instantanément. Essayez-le aujourd'hui. Châtain, noir, vert ou bleu. $1.25.



n'oubliez pas ceci

• CHAQUE JOUR, courbez vos cils comme des pétales de marguerite ! Les yeux deviennent plus clairs . . . et comme vos cils projettent une ombre charmante ! Souvenez-vous de KURLASH, le petit instrument qui les courbe en 30 secondes. Sans chaleur, ni cosmétiques, et sans expérience de votre part. $1 dans les meilleurs magasins.

et ceci

• LA JEUNE FILLE aux cils cassés et changés est aussi abandonnée. Employez KURLENE, formule scientifique qui enrichit les cils. Mettez-en un peu sur vos cils chaque soir et constatez comme le lendemain, ils restent soyeux. Le tube 65¢ : le pot, $1.25.

Kurlash

ENVOYEZ-LE AUJOURD'HUI

A : Jane Heath, Dépt. Y-4
The Kurlash Company of Canada, Toronto, 3

Veuillez m'envoyer, gratis, votre brochurette sur la beauté des yeux et une suggestion de maquillage qui conviendra à mon teint.

Yeux ..... Cheveux ..... Teint .....

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province .....

(Ecrire lisiblement)

Et elle se dirigea vers son cabinet de toilette en s'excusant amicalement :

— Tu permets ?

Puis, tandis qu'il la considérait, indécis, elle lui ferma gentiment la porte au nez.

Tout pensif, il gagna son bureau.

Un peu plus tard, il se dirigea vers le petit salon d'où venait un bruit de voix joyeuses. La mère et les enfants, assis par terre sur le tapis, s'amusaient à écouter le poste de radio qui distribuait une séance enfantine. Ensemble ils riaient de facéties de « Bécassine » qui exécutait des *soli* du plus comique effet, avec un accent breton très prononcé.

A l'entrée de Marceau, les rires s'éteignirent et les regards des trois occupants du salon se dirigèrent vers lui comme s'ils attendaient qu'il expliquât sa présence.

— Eh bien, quoi ?... Je vous dérange ? grogna-t-il, rogue.

— Mais non...

Il s'assit dans un fauteuil, déploya un journal...

La mère avait pris ses enfants contre elle et ils échangeaient entre eux des réflexions sur ce qu'ils écoutaient à voix basse, comme s'ils redoutaient d'être entendus, bien que leur propos fussent tout à fait dénués d'importance.

Au milieu d'eux, Marceau se sentit tout à coup mal à l'aise.

—Vous n'avez vraiment pas besoin de chuchoter comme si vous échangiez des secrets d'Etat ! remarqua-t-il, irrité.

— Nous ne voulons pas déranger ta lecture, déclara Germaine en se levant.

Elle tourna le bouton de l'appareil.

— Viens jouer dans le couloir ! invita Pierrette, s'adressant à son frère.

Ils s'évadèrent, prestes, après un petit signe gentil dans la direction de leur mère. Le salon redevint silencieux.

Marceau feignait de lire, mais il sentait le sourd malaise s'insinuer en lui. Germaine alla vers la travailleuse et y prit un ouvrage. Tout en travaillant, elle chantonnait, très doucement, oubliant la présence de Marceau, et parfois un sourire effleurait ses lèvres.

Avec une surprise inquiète, son mari la considérait sans en avoir l'air. Elle avait son front clair des jours d'antan, et des lèvres vermeilles qui disaient la santé revenue, le bel équilibre physique reconquis.

Il réfléchit, perplexe et tourmenté, sans qu'il voulût se l'avouer.

Comment ne s'était-il pas aperçu plus tôt des changements subtils qui, peu à peu, au fil des jours, s'étaient opérés en elle ?...

Il n'eut pas le temps de se livrer bien longtemps à ces remarques, car la sonnette retentit.

Germaine tressaillit, puis fut debout tout de suite, après un rapide regard à son mari. Elle posa son ouvrage, alla vers la cheminée et mira dans la glace son visage plus rose où les yeux brillaient d'un nouvel éclat.

— Tu attends quelqu'un ? s'informa Marceau, avec un froncement de sourcils.

Elle ne répondit pas, occupée à rouler sur son index une boucle légère au coin de sa tempe.

Presque aussitôt, un brouhaha de voix joyeuses arriva jusqu'à eux... et Pierrette surgit, au seuil du salon :

— Maman, c'est M. de Villers...

Elle avait eu, pour annoncer le visiteur, une exclamation triomphale et sa face puérile reflétait la même joie que celle de sa mère.

— Oh ! entrez ! dit vivement Germaine en s'avançant rapidement vers la porte.

Marceau vit s'encadrer dans le chambranle une élégante silhouette masculine qui s'inclinait devant sa femme :

— Excusez-moi d'avoir presque forcé votre porte... dit une voix bien timbrée, aux intonations énergiques.

Marceau regarda Germaine. Elle était transfigurée et le visage qu'elle levait vers le nouveau venu était plein d'admiration et de ferveur.

Puis le regard de Rémy de Villers se dirigea vers Marceau :

— Voulez-vous me présenter ?

Alors seulement Germaine sembla se souvenir de la présence de son mari. Elle se tourna vers lui :

— Je te présente M. Rémy de Villers, dont je t'ai déjà parlé...

Marceau se raidit et salua un peu sèchement. Ce peintre était décidément un tout autre homme qu'il ne l'avait imaginé ; distingué, séduisant, viril... et jeune par surcroît...

Rémy de Villers, rapidement, avança vers Marceau et lui tendit une main cordiale :

— Pardonnez-moi, monsieur, de me présenter ainsi chez vous à l'improviste — et sans y être convié— mais j'ai jugé qu'un entretien entre nous était urgent.

Germaine était devenue soudain très pâle. Elle jeta un regard rapide vers son mari, puis esquissa un timide geste vers M. de Villers.

Celui-ci hocha la tête, lui sourit :

— Ne craignez rien, dit-il doucement.

Et la voix était à la fois si tendre et si assurée, il y avait en elle tant de force protectrice, que les traits de Germaine, instantanément, se rassérénèrent.

Marceau commençait à être singulièrement énervé.

— Ah ! çà, monsieur...

D'un signe poli, mais net, l'étrange visiteur lui imposait silence.

— Une minute, monsieur. Je fais une démarche auprès de vous, dont je prends l'entière responsabilité... Voulez-vous m'écouter quelques minutes avec attention ?

Quelque chose en son cœur se figea.

Il chercha le regard de sa femme, mais elle gardait son fin profil levé vers Rémy de Villers avec une expression chaleureuse sur laquelle il était impossible de se tromper.

— Voilà, monsieur, commença le visiteur de sa voix brève, je suis venu avec l'espoir que cette explication sincère éclaircirait une situation, qu'il me paraît urgent de mettre au net. Les... circonstances m'ont mis au courant des dissentiments d'ordre intime.

Marceau sursauta, l'œil fulgurant :

— Mais, Monsieur, je ne vous permets pas...

L'autre eut un geste qui était une impérieuse invite au calme :

— Attendez, monsieur... Vous allez voir que, quoi que vous en puissiez penser, cette affaire me concerne aussi, *moi !*

— Je voudrais bien savoir à quel titre !

— Provisoirement, au titre de défenseur de Madame, déclara posément le visiteur.

Les sourcils de Marceau se rejoignirent :

— De défenseur ?... Mais Madame n'a pas besoin de défenseur, que je sache ?

Sans se laisser arrêter par le ton agressif de son interlocuteur, le peintre rétorqua, toujours souriant :

— Cela vous plaît à dire... Il est pourtant nécessaire qu'elle ne soit pas éternellement une victime.

— Une victime... Germaine, une victime ?

Tour à tour, ses prunelles furieuses allèrent de la face énergique de Rémy de Villers à celle de sa femme. Mais cette dernière, maintenant, était impénétrable.

— Mais oui, monsieur... Une victime de votre égoïsme et de votre lâcheté...

Sous l'insulte, articulée avec ce ton courtois qui la rendait plus cinglante, Marceau bondit :

— Ah ! vous ! grinça-t-il, le masque crispé... si vous n'étiez pas chez moi...

Le regard droit et calme de son interlocuteur le brava :

— Je vous ai dit, monsieur, que je prenais d'avance toutes mes responsabilités...

— C'est insensé... mais... Et c'est toi qui me procures cette avanie ! jeta-t-il, véhément, apostrophant Germaine... Toi, ma femme !

Les lèvres de Germaine se détendirent dans un sourire un peu ironique :

— Oh ! Marceau, ta femme !... Je le suis si peu... Il y a des mois que tu m'as répudiée dans ton cœur...

— Moi, je t'ai répudiée ? s'exclama-t-il, stupéfait.

Rémy de Villers le considérait avec un hochement de tête apitoyé :

— Vous voyez bien, monsieur, qu'il était utile que nous ayons ensemble cet

entretien, puisque vous paraissez fermer volontairement les yeux sur un état de choses que vous avez vous-même créé.

Exaspéré, Marceau Lefleuret se croisa les bras :

— Mais enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie que vous avez cessé d'aimer votre femme... et qu'à son tour votre femme a cessé de vous aimer... cela signifie que l'oiseau que vous teniez prisonnier dans une cage sans tendresse a vu tout à coup surgir, alors qu'elle s'épuisait à se meurtrir aux barreaux, un petit espace par lequel elle pourra s'évader vers le ciel bleu... retrouver l'air pur, la joie de vivre, un autre nid. .

— Un autre nid ?...

Sans comprendre, Marceau regardait tour à tour, avec des yeux affolés, les deux êtres qu'il avait en face de lui...

Soudain, il alla vers Germaine, la saisit aux épaules :

— Ce n'est pas vrai ! lui jeta-t-il, haletant... dis que ce n'est pas vrai ?... Tu ne penses pas à me quitter ?

Froide et digne, elle se dégageait :

— Hélas ! Marceau, c'est toi qui m'as quittée déjà, et depuis longtemps...

— Mais c'est faux !... Tu es une folle, une misérable visionnaire... Tu te forges des idées stupides !... Alors, tu as conçu le projet d'abandonner ton foyer... notre intimité...

Elle cria, comme blessée :

— Ah ! Marceau, pas ces mots-là, je te prie !

Il la vit tout à coup dressée devant lui, véhémente, avec une figure dure de justicière.

— *Mon* foyer !... Mais je n'en ai jamais eu !... Dans cette maison où je suis entrée comme par fraude, je n'ai jamais senti cette chaleur qui entoure un couple en train de bâtir un nid... Jamais rien ne m'a appartenu...

« Et tu parles de notre intimité !... Mais voilà plus d'un an que tu viens ici comme à l'hôtel ou au restaurant... l'air pressé, les yeux absents... et que tu vas passer ailleurs tes heures de loisir ou de joie !... Moi, je suis ici comme un meuble, un meuble utile encore mais qui a cessé de plaire et dont on se débarrassera à la première occasion.

« Alors, conclut-elle, farouchement, ne t'étonne donc pas que je prenne les devants, sans scrupule, sans remords, et avec quel âpre sentiment de délivrance !...

« Quand je t'ai senti t'éloigner de moi — tous les jours davantage ! — j'ai bien cru que j'en mourrais. J'avais tout supporté : la tyrannie de ta mère, ses rebuffades, son acharnement à me harceler, ton caractère faible qui acceptait que je subisse ces humiliations perpétuelles et l'enfer que devenait la maison dès que tu n'étais plus là... En ces temps-là, j'avais l'espoir de ton retour et la patience m'était relativement facile... Le jour où j'ai compris que ton amour m'échappait, j'ai été désespérée.

Furieux et troublé par le ton frémissant sur lequel la timide Germaine vient de prononcer cet ardent réquisitoire, Marceau proteste :

— De ton abandon !... C'est idiot ! Tu étais ma femme, sapristi !

La voix de Rémy de Villers s'élève :

— Elle était votre femme, vous avez bien dit !... Mais vous, étiez-vous vraiment pour elle un mari ? Vous aviez juré devant l'autel de la protéger et de la défendre, d'être à la fois son guide, son consolateur son soutien... et déjà, dès les débuts de votre union, vous lui donniez l'exemple de la veulerie et de la lâcheté... Vous la laissiez aux prises avec la méchanceté d'une femme aveuglée par sa haine... vous ne lui accordiez même pas ce refuge du foyer conjugal auquel elle avait le droit. Elle était *chez votre mère*, elle n'a jamais été *chez elle !*

« Et maintenant, en allant chercher, au dehors, des distractions dont vous l'écartez, — ce qui est aussi blessant pour elle que dangereux pour vous, — vous lui signifiez clairement qu'elle a cessé d'exister à vos yeux, en tant que compagne choisie, aimée et respectée...

« Dans ces conditions, j'estime que vous devez lui reconnaître le droit d'aller vers un autre bonheur, puisque celui que vous lui aviez promis est désormais lettre morte.

Marceau se prit la tête à deux mains. Depuis un moment, des idées bourdonnantes faisaient un tapage fou dans son cerveau.

— Ecoutez-moi, continua M. de Villers d'une voix persuasive. Quand j'ai rencontré votre femme, elle était une pauvre loque lamentable, un être sans ressort qui ployait sous un destin immérité. Tout de suite, je me suis intéressé à elle... J'ai peu à peu gagné sa confiance... son amitié... J'ai tenté de la consoler, de lui faire reprendre goût à la vie... Nous sommes devenus camarades...

« Tout ce qu'elle ne pouvait plus vous dire, ses peines grandes et petites, les menus incidents de sa vie, les seules joies qui fleurissaient près d'elle et qui lui venaient de ses enfants, elle venait me les confier...

« Et, insensiblement, moi qui n'étais rien pour elle qu'un étranger, je suis entré dans son existence plus profondément que vous-même, sous le toit de qui elle habitait.

« Sans que nous le cherchions, l'un et l'autre, l'amitié s'est transformée en un sentiment plus tendre, plus fort... et l'amour est né...

— Oh ! s'exclama Marceau, à la fois abasourdi et révolté.

— Vous ne pouvez nous en vouloir, puisque cela, vous l'avez cherché, et

5¢

Les Gouttes Beech-Nut sauront flatter votre goût. Elles sont pleines de saveur piquante, tentante et délicieuse. Orange, Citron, Limon et Butter Scotch à votre choix.

Savoureuses, Délicieuses

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, $1.00 par année ou $1.50 pour deux ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

nous ne sommes ni l'un ni l'autre responsables d'un sentiment qui s'est insinué dans notre cœur, à notre insu. C'est pourquoi, je fais aujourd'hui cette démarche loyale. Vous avez besoin de votre liberté, tous vos actes le prouvent. Eh bien, monsieur, reprenez-la... J'aime Germaine : je suis décidé à lui donner mon nom et à lui consacrer ma vie.

— Vraiment, grinça Marceau, hors de lui et ne sachant plus très bien de quelle nature, — indignation, honte, regret, fureur, — était l'émoi qui le secouait, vous avez arrangé cela très gentiment !... Mais, les enfants, monsieur, est-ce que ma femme consentira aussi à s'en séparer ? Cette mère inégalable — il appuyait sur le mot avec une amère ironie — abandonnera-t-elle ses petits, pour aller, comme vous dites, bâtir ailleurs le nid de ses nouvelles amours ?

Rémy de Villers eut un sourire condescendant :

— Vous ne le voudriez pas, monsieur... Nous n'avons jamais admis, Germaine et moi, — il disait déjà « Germaine et moi », et cela exaspérait la rage sourde qui agitait l'âme de son interlocuteur — qu'elle fût punie d'une faute qu'elle n'a point commise. Ce n'est pas *elle* qui a déserté le logis, ce n'est pas *elle* qui s'est éloignée des siens pour aller vers on ne sait quels plaisirs extérieurs, ce n'est pas *elle* qui a fait de la maison un endroit sans chaleur et sans joie, où la confiance ne peut plus refleurir. Donc, elle ne *peut* être séparée de ses enfants, auxquels, du reste, elle s'est toujours passionnément dévouée et qui ont un absolu besoin de sa présence...

— Et alors ? cria Marceau, la mâchoire durcie, l'œil hostile.

— Alors ?... C'est très simple... Je me charge des enfants...

— C'est inimaginable !...

Sarcastique maintenant, il se croisait les bras avec un haussement d'épaules ironique :

— Et vous croyez que je vous abandonnerai ainsi *mes* enfants ?... Mais vous êtes fou, mon cher monsieur !... Que ma femme soit stupide, qu'elle se soit mis des balivernes en tête et qu'elle veuille, dans un coup de tête, détruire sa vie, libre, elle... Elle en pâtira, je suis tranquille !... Mais pour m'enlever mes enfants, il faudrait qu'elle eût des griefs contre moi... et des preuves pour justifier ces griefs !

— Mais, ces griefs et ces preuves, nous les avons, monsieur !

— Ah ! ça, je voudrais bien les voir par exemple !

— Qu'à cela ne tienne...

Toujours fort maître de lui, Rémy de Villers fouillait dans son portefeuille.

— Vous pensez bien, mon cher monsieur, qu'en pareille matière et quand on prend les responsabilités que je revendique aujourd'hui devant vous, on n'agit pas à la légère et, si on se détermine, c'est après mûre réflexion...

Il se mit à étaler sous les yeux surpris, puis affolés de Marceau, une série de petits cartons :

— Tenez... Voici diverses photographies qui impressionneront très certainement en faveur de la thèse de Mme Lefleuret, le Tribunal appelé à juger votre divorce. Vous voilà avec Mme Mara, tête-à-tête à une table de restaurant...

Marceau sursauta :

— Montrez !...

Il examina l'épreuve en silence, maudissant *in petto* la manie de publicité de « la vedette », qui ne perdait jamais une occasion de poser devant l'objectif.

S'appliquant à dominer l'inquiétude qui lui venait, il haussa les épaules :

— Et après ?... Ce n'est pas un crime que de dîner au restaurant avec une dame.

— Quand le fait se reproduit à plusieurs jours d'intervalle et dans les endroits les plus divers, cela ne laisse pas que d'être troublant. Voilà une autre image de vous à la piscine, toujours avec la même personne qui a passé négligemment son bras sous le vôtre...

Marceau fronça les sourcils :

— C'est vrai... et je ne m'en étais même pas aperçu, avoua-t-il, sincère.

— Croyez que la dame en question s'en est aperçue, elle, et qu'elle n'a pas fait cela sans motif. Elle doit certainement viser le mariage : vous pourrez couronner bientôt ses vœux... Cet article de journal mentionne votre présence au gala nautique de Monte-Carlo, c'était, je crois, en février dernier ? : « *Mme Paulette Mara faisant équipe avec son inséparable partenaire Marceau Lefleuret.* » Je ne serais pas étonné que ce soit elle qui ait donné l'information au reporter !...

Marceau regardait, stupide, les papiers étalés devant lui. Vraiment, avait-il été à ce point imprudent ? Et lui qui se croyait si intelligent, qui s'estimait supérieur, s'était-il laissé rouler par cette rouée, d'aussi magistrale façon ?

Et Germaine, *sa* Germaine, celle qui avait été jusqu'ici pour lui une compagne docile et toujours résignée, et dont il n'avait jamais envisagé qu'elle pût un jour se révolter, Germaine lui échapperait-elle sans qu'il ait les moyens de la retenir ?

Il esquissa un geste pour lâcher son col et sa cravate. Il suffoquait.

— C'est un guet-apens ! cria-t-il... Je n'ai jamais eu l'intention de détruire mon ménage !

Germaine se rapprocha de lui et le fixa, de ses larges yeux graves :

— C'est pourtant ce que tu as fait, dit-elle. Tous les jours, tu as creusé davantage le fossé qui nous séparait. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nous joindre.

Un affolement monta aux prunelles de Marceau :

— Voyons, Germaine, il est impossible que tu prennes une pareille décision. Tu as promis...

Elle l'arrêta, de sa main levée, un froid sourire aux lèvres :

— Toi aussi, tu avais promis... et tu n'as rien tenu. Ta conduite m'a déliée de mes promesses...

— Germaine ! Je t'adjure de penser aux enfants ! Ils vont être affreusement malheureux de cette séparation.

Elle le considéra avec une espèce de mépris tant pitié :

— Peux-tu vraiment le penser ?... Ainsi, tu ne t'es rendu compte de rien ?

Il la vit se diriger vers la porte et appeler :

— Pierrette !... Jojo !... Venez, mes chéris...

Les petits arrivèrent en se bousculant, mais, au seuil du salon ils s'immobilisèrent, tout à coup sérieux, regardant tour à tour avec une expression étonnée les trois acteurs de la scène.

Leur mère les prit par la main :

— Ecoutez, mes enfants chéris, j'ai quelque chose à vous dire. Que penseriez-vous d'aller passer quelques mois, nous trois, dans cette jolie propriété, près de Chantilly, où demeure la mère de M. de Villers, cette charmante vieille maman que vous connaissez et qui nous manifeste à tous trois un si affectueux intérêt ?

— A « La Ramée »... où nous sommes allés dimanche ? s'écria Jojo, enthousiasmé... Oh ! chic alors !... Et on y coucherait ?

— On y habiterait... pendant quelque temps... jusqu'à ce que...

Elle regarda Rémy de Villers. Marceau, le visage contracté, le cœur serré d'une intolérable angoisse, interpréta ce regard : « ... jusqu'à la fin de mon divorce, jusqu'à mon mariage »...

— Enfin, jusqu'à ce que l'on s'organise autrement.

Jopo battit des mains :

— Quelle veine !... Et on irait en barque sur l'étang... Je pourrais utiliser le bateau que M. de Villers a commencé de me construire et Mme de Villers me raconterait de belles histoires... et la vieille Gervaise ferait encore une autre crème au chocolat comme celle du goûter de l'autre jour !...

Marceau écoutait, son émotion croissant de seconde en seconde. Ils parlaient tous là de choses, de gens qu'il ne connaissait pas. Tandis qu'il délaissait la maison, eux s'étaient fait une autre vie, avec des visages, des êtres, des affections nouvelles.

— Est-ce que M. de Villers viendrait aussi ? s'informa Pierrette.

Ce fut Rémy qui répondit en regardant Germaine :

— Quelquefois . . . le plus souvent possible . . . en attendant mieux.

— Alors, s'exclama la petite, toute joyeuse, vous corrigerez mes dessins ?

— Et je t'indiquerai d'autres méthodes . . . Je suis sûre que tu feras de rapides progrès.

Ils étaient maintenant rapprochés tous les quatre. Marceau demeuré à l'écart, déjà oublié, déjà hors de leurs projets, hors de leur vie . . .

Il voyait ses enfants empressés et joyeux auprès de cet inconnu dont, peu de jours auparavant, il ne soupçonnait même pas l'existence.

Les ingrats ! . . .

Mais une voix en lui s'élevait. Ingrats . . . l'étaient-ils tant que cela ? . . . Les enfants sont comme les animaux, instinctifs, spontanés : ils s'attachent à qui les aiment . . .

— Mais je les aime ! protestait-il avec force, au-dedans de lui-même, tandis qu'une amertume affreuse lui déchirait le cœur.

« Le leur as-tu montré ? » reprenait la voix impitoyable. « L'autre s'est intéressé à eux, tandis que tu t'évadais de la cellule familiale. Il s'est mis à leur portée, il leur a consacré des loisirs, il s'est mêlé à leur travail, à leurs jeux . . . et peu à peu, il a pris dans leur cœur la place de l'absent . . . »

— Et papa ? demanda tout à coup Pierrette, qui parut enfin se souvenir de la présence de Marceau.

— Et grand'mère ? ajouta Jojo, pris de remords.

Le regard de Germaine alla vers la face crispée de son mari :

— Eh bien, mais vous irez les voir aux vacances ! . . .

— Bon ! dirent-ils ensemble, satisfaits.

Cette fois, Marceau s'arracha à son mutisme :

— Et cela vous suffirait ? s'enquit-il, d'une voix qui tremblait légèrement.

— Mais oui, rétorqua tranquillement Pierrette. A condition que tu restes un peu avec nous pendant ces vacances-là . . . parce qu'en ce moment, on te voit si peu . . .

— Alors, s'exclama Jojo, impatient, quand part-on ?

— Tout à l'heure, dit Germaine, en les poussant doucement hors de la pièce.

— Je vous enverrai la voiture, promit M. de Villers.

— Oh ! et vous m'apprendrez à conduire ? s'écria Jojo, extasié.

Le peintre sourit paternellement :

— Mais oui, mon petit bonhomme . . . un peu plus tard . . .

Dans le couloir, la voix enthousiaste de Jojo retentit :

— Crois-tu qu'on est veinards, Pierrette ? On va aller à la campagne . . . Maman ne pleurera plus et on ne les entendra plus se disputer avec grand'mère . . . On aura M. de Villers tout le temps, pour nous seuls ! Il t'enseignera le dessin et il m'apprendra à conduire et aussi à monter à vélo . . . Il est très fort, M. de Villers . . . et il s'occupe toujours de nous . . . Maintenant que papa ne peut plus jouer et sortir avec nous, comme il faisait avant, c'est comme si on avait retrouvé un autre papa.

La phrase entra comme un coup de poignard dans le cœur ulcéré du père qui écoutait ces impitoyables confidences. Avec un geste de désespoir, il se tourna vers Germaine . . .

Mais Germaine était debout près de Rémy, son fervent visage levé vers le visage loyal qui abaissait sur elle un profond regard, débordant d'amour et de tendresse protectrice.

Il la sentit partie loin de lui, à jamais, déjà *sur une autre rive*, déjà irradiée par l'approche de son nouveau bonheur . . .

Une révolte où se mêlait la colère, l'humiliation, le remords, le regret, le tordit. Avec un rauque sanglot, il s'abattit sur le fauteuil qui s'offrait là, incapable de se dominer assez pour cacher sa farouche peine . . . Son nez cogna rudement le dossier de bois . . . une douleur étourdissante le brisa . . . et il se réveilla brusquement, la figure dans le sable, avec une odeur d'algues dans les narines . . .

. . . Au-dessus de sa tête, dans le ciel normand, les étoiles palpitaient d'une lueur douce et un peu mystérieuse, comme de tendres amies.

Du Casino voisin, troublant la nuit féerique, se déversait sur la plage une rumeur artificielle faite de rires, de voix aiguës, d'applaudissements, de musique nègre . . .

En ce moment, Paulette Mara, sous les armes, paradait dans les salons, « avec sa robe ravissante », devant un public de snobs, en quête de compliments et d'hommages.

En ce moment Germaine veillait peut-être, le cœur lourd, écoutant la respiration de ses enfants endormis et tâtant machinalement, près d'elle, la place vide d'une chère présence.

Alors, Marceau, allégé d'une pesante angoisse, réalisa que tout le drame intime qu'il venait de vivre, — avec quelle subite et douloureuse stupeur — il l'avait rêvé . . .

IV

Dans le matin frais qui sentait bon la verdure neuve, l'auto bondissait, poussée à fond par le conducteur impatient.

En ce moment, dans la chambre du « Normandy », Paulette Mara, ayant regagné son hôtel, à l'aurore, dormait, sans se douter qu'au réveil, elle ne trouverait plus son chevalier servant . . . ni la voiture de celui-ci, dont elle usait si volontiers.

Marceau lui avait laissé ce mot rapide qu'il avait confié au chasseur de l'hô-

SAUTEZ HORS DU LIT CHAQUE MATIN

Apprenez le moyen d'une santé primitive. Débordez d'énergie. Plus de paresse ni de fatigue matinales.

Mettez fin à la fatigue, à la paresse, à la mauvaise bouche et aux maux de tête du matin. Suivez l'exemple de ceux qui ont recouvré fraîcheur, santé et leur énergie, grâce aux Fruit-a-tives. Ordonnance d'un célèbre médecin canadien, les Fruit-a-tives contiennent des extraits de fruits et d'herbes et elles tendent à normaliser l'action du foie, à stimuler l'écoulement de la bile, aidant ainsi quatre autres organes vitaux . . . elles débarrassent les intestins de déchets et de poisons . . . tendent à enlever les acides et les poisons du sang. Les effets toniques uniques des Fruit-a-tives redonnent de l'énergie et de la santé. Essayez donc les Fruit-a-tives aujourd'hui. En vente partout. Le prix est bas, 25c et 50c. Pour votre protection, refusez les succédanés. Exigez les "Fruit-a-tives".

FRUIT-A-TIVES POUR LE FOIE

Une Seule capsule

ANTALGINE

Soulage Toujours

Maux de Tête, de Dents—avant et après l'extraction—

Rhumes, La Grippe, Douleurs Périodiques.

Antalgine n'affecte pas le coeur.

20

ANTALGINE

MAÎTRISE DOULEURS

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom. .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. Ltée

975, rue de Bullion. Montréal, Can.

GLADYS SWARTHOUT

Le Cadeau par Excellence

●

Le Samedi

◆

La Revue Populaire

◆

Le Film

Si vous avez l'intention de *lui* offrir à sa fête un cadeau de *cinq* dollars, envoyez-nous cette somme et nous *lui* adresserons régulièrement ces trois magazines. Remplissez tout simplement le coupon ci-dessous.

Un abonnement d'un an à ces trois magazines correspond exactement à l'achat de 82 romans complets. Où pouvez-vous acheter 82 romans pour $5.00 ?

Cette offre exceptionnelle de $5.00 est pour le Canada seulement

COUPON D'ABONNEMENT POUR ANNIVERSAIRES

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal

Ci-joint $5.00, prix d'un abonnement d'une année à vos trois magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM que vous voudrez bien faire parvenir à la personne suivante :

Nom .....

Adresse .....

Mon nom .....

tel, avec charge de le lui remettre à son lever :

« Chère amie,

« Je m'excuse de vous fausser compagnie sans autre adieu. Mais j'avais oublié la chose la plus essentielle de ma vie : je vais tenter de la retrouver s'il en est temps encore

« Mes hommages.

« MARCEAU LEFLEURET. »

Et Paulette Mara ne saurait jamais que tandis qu'elle dansait, moite et à demi grise, dans les bras de ses cavaliers d'un soir, celui qu'elle ambitionnait de tenir bientôt sous sa coupe avait reçu du ciel, pendant son sommeil, un secret avertissement.

Marceau avait compris, lui, dès son réveil, sur la grève nocturne, en regardant les étoiles déverser autour de lui leur lumière amie.

Et il avait réalisé en même temps combien Germaine était restée chère en son cœur, et quel déchirement ce serait pour lui de la perdre.

Il n'avait pas mis trois heures pour faire le trajet... taraudé par la peur éperdue d'arriver trop tard, et d'apprendre que le cauchemar qu'il avait vécu était autre chose qu'un cauchemar : un pressentiment... ou une intuition.

Ce peintre, dont il n'avait même pas daigné prendre ombrage, voilà six mois, en effet, que Germaine se rendait chez lui pour poser... et les enfants parlaient de lui avec une amicale familiarité. Pierrette n'avait-elle pas dit à son père, joyeusement :

— M. de Villers prétend que je serai une grande artiste...

Après tout, son rêve serait-il le reflet d'une menaçante réalité ?...

A cette idée, le pied de Marceau appuyait plus nerveusement sur l'accélérateur.

Il passa la porte Maillot à l'heure où les ménagères sortaient des maisons, leur sac à provisions au bras. Dans l'air, les cloches de Pâques sonnaient, vibrantes d'allégresse.

Marceau regarda sa montre : huit heures. Germaine devait être en train de s'habiller et de vêtir les enfants pour les conduire à la messe.

Quand il stoppa devant le seuil de sa demeure, son cœur battait si fort qu'il faisait affluer tout le sang à son visage et la concierge qui, à grand renfort de seaux d'eau, nettoyait le vestibule, le regarda d'un œil étonné, tandis qu'il la bousculait presque, pour passer plus vite.

A l'étage, il sonna longuement et se prit à écouter avec anxiété, à travers la porte, les bruits de l'appartement. Il respira, allégé brusquement en percevant de petits pas qu'il connaissait bien, piétiner le parquet de l'entrée : c'était Jojo qui venait lui ouvrir, la bonne ayant congé le dimanche.

Le petit fourrageait maladroitement dans la serrure. Marceau entendit la voix de Pierrette :

— Laisse donc, tu es trop petit...

Et presque aussitôt le battant s'ouvrit... Une seconde, les deux enfants, immobilisés par la surprise, contemplèrent la silhouette inattendue qui se profilait dans le chambranle.

Lui, un peu ému, se taisait aussi, se contentant de leur sourire.

Alors éclata un cri joyeux :

— Maman, maman, c'est papa !...

Quelque chose tordit le cœur de Marceau et il sentit un étrange picotement lui chatouiller les paupières. C'était comme dans son rêve. Ils avaient dit cela avec la même intonation qu'ils avaient eue dans le cauchemar pour jeter :

— Maman, c'est M. de Villers !

Et presque aussitôt, Germaine apparut à la porte de la cuisine.

Elle était en peignoir, tenant encore la cuillère qui lui avait servi à remuer le chocolat du déjeuner.

A la vue de Marceau qui s'avançait, tiré par les deux petits, tyranniques, elle devint toute pâle et posa brusquement l'objet sur une petite table, à sa portée.

— Marceau, qu'est-il arrivé ? Es-tu malade ?...

Il y avait tant d'angoisse dans sa voix, une si tendre inquiétude bouleversait son regard interrogateur, que Marceau, aiguillonné par le remords baissa la tête.

En une seconde, elle fut près de lui. Des deux mains, elle s'accrochait à son vêtement :

— Marceau... tu as quelque chose ! Qu'est-ce qu'on t'a fait ?... Mon grand, je t'en supplie, parle-moi !...

Et comme il se taisait toujours, devant les enfants interdits et apeurés, incapable de parler à cause de l'émoi qui montait lentement en lui et l'étouffait, tel un vaccin qui vous anéantit avant de vous sauver, elle supplia, presque pleurante :

— Marceau, mon chéri, ne me laisse pas dans l'inquiétude !... Mais je t'aime, moi !

Ce fut le mot magique qui le délivra brusquement de son angoisse.

« Je t'aime, moi !... » Cri d'amour jailli d'un tendre cœur de femme, d'un cœur si souvent meurtri et ulcéré et qui oubliait sa propre peine, pour offrir déjà, dans un sublime renoncement, tous ses trésors de tendresse et de pitié.

« Je t'aime, moi ! ..» Peut-être imaginait-elle que c'était la trahison d'une autre qui lui ramenait inopinément son mari, douloureux et désillusionné ?... Et déjà elle ouvrait les bras, pour panser les blessures qu'elle n'avait point causées.

Marceau prit brusquement sa femme aux épaules et plongea ses yeux dessinés dans les yeux aimants qui la considé-

raient, encore inquiets, sans bien comprendre... De tout près maintenant, l'homme notait, avec ce pincement dans la poitrine, qui était la forme physique du remords, les traces du chagrin sur ce visage, dont il connaissait autrefois les moindres nuances... Il remarquait les petites rides que les larmes avaient tra-

Et comme, devant cet examen aigu dont elle était l'objet de sa part, elle se troublait et s'enquérait, balbutiante :

— Mais... qu'y a-t-il, Marceau ?... Que me veux-tu ?...

D'un grand élan, il l'attira contre lui, toute blottie et frissonnante ; il la serra, l'entoura de ses grands bras dont il sembla lui faire un rempart :

— Chérie, est-ce que tu peux faire nos valises en un quart d'heure ?...

— Nos... nos valises ?... Tu veux que...

— Oui... la tienne et celle des enfants. Nous allons passer les vacances de Pâques à Saint-Pierre, tu sais, comme autrefois ?

— Oh !... Marceau !...

Elle s'était brusquement dégagée, et elle l'examinait maintenant, clignant des paupières, comme éblouie par une soudaine lumière.

Déjà, les petits couraient à travers tout l'appartement :

— Grand'mère !... Grand'mère, on va à Saint-Pierre !...

Mme Lefleuret surgit, affolée, la tête hérissée de bigoudis, au seuil de sa chambre. Avec stupeur, elle considéra son fils qui tenait Germaine contre son épaule :

— Comment, tu es là ?

Marceau s'avança vers elle :

— Oui, mère... J'avais oublié une chose primordiale. Je suis revenu pour réparer cet oubli.

Mme Lefleuret fronçait les sourcils d'un air réprobateur :

— Qu'est-ce que tu avais oublié ?

— D'emmener ma femme et mes enfants. Je suis venu les chercher...

Une minute, la belle-mère de Germaine resta sans parole. Son œil hostile allait de la face rayonnante de la jeune femme aux traits hermétiques de Marceau.

— Ah !... et... où comptes-tu aller avec toute ta smalah ?

Marceau eut un geste insoucieux :

— Ne vous en préoccupez donc pas, maman. Ma « smalah » et moi nous nous dirigerons suivant notre fantaisie : l'important pour nous est d'être ensemble.

Mme Lefleuret ravala sa salive... et la réponse dépitée qui lui venait.

— C'est bon... Tu comptes demeurer absent longtemps ?

— Une douzaine de jours, pendant les vacances des enfants...

L'indignation s'alluma aux prunelles grises de Mme Lefleuret, qui glapit :

— Et pendant ce temps-là, il faudra que je m'escrime ici, moi, pour que *Madame* — elle désignait Germaine d'un geste méprisant — trouve la maison en état de la recevoir, quand elle voudra bien y revenir ?

— Vous n'aurez pas cette peine, mère, dit doucement Marceau. Germaine et moi, nous allons désormais nous installer à part.

Il se tournait vers sa femme, dont la muette émotion était plus touchante à contempler que ne l'eussent été les exclamations les plus délirantes.

— Je te montrerai un appartement que j'ai vu l'autre jour du côté du parc Monceau. Tu y seras bien... et les enfants aussi.

— Alors... jeta Mme Lefleuret, bégayante de rage... vous... vous... vous... m'abandonnez... Moi... je ne compte plus ?

— Au contraire... Nous te laissons la libre disposition de ta maison... Mais Germaine se fera une joie de t'accueillir chez elle chaque fois que tu auras envie d'y venir ; n'est-ce pas, Germaine ?

— Mais certainement ! acquiesça Germaine, avec un élan sincère. Vous serez là-bas chez vous, mère...

Mme Lefleuret l'enveloppa d'un regard rageur :

— Vous êtes bien bonne !

Et elle rentra dans sa chambre en claquant la porte.

— Pour la première fois elle a dit une chose sensée, ajouta Marceau, comme Germaine levait vers lui ses yeux perplexes.

•

— Il y a une chose que je voudrais savoir, disait, un peu plus tard, Marceau à sa femme, tandis que la voiture filait allègrement sur la route ensoleillée.

— Quoi, chéri ?

L'œil du conducteur abandonna une seconde la piste verdoyante pour se porter sur le fin profil qui se tournait vers lui.

— Comment était-il, ce peintre, qui a fait de toi un si charmant portrait, paraît-il... Beau, séduisant ?

Le rire clair de Germaine se mêla au rire de Pierrette qui avait entendu, elle aussi, la question paternelle.

— Oh ! Marceau, comment veux-tu que je sache ? Il a quatre-vingt-trois ans.

— Non !...

Dans sa jubilation, Marceau faillit heurter un platane.

— Mais il est très gentil, poursuivait Germaine en hochant la tête. Sa conversation est pleine d'érudition et d'enseignements. Je lui dois beaucoup...

— Moi aussi ! affirma Marceau.

Sa main gauche lâchant le volant, alla entourer d'un geste tendre les épaules menues de sa femme. Dans la glace du rétroviseur, il aperçut les visages roses des petits qu'animait la joie de ce départ imprévu...

Et il réalisa que la vie était belle...

MAGALI

Ne Souffrez Plus

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines. Des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les **déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.**

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATIONS :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, P. Q.

QUELLE AMELIORATION LA
Maybelline
APPORTE !

Des yeux bordés de longs cils noirs et riches — deux sources de charme ! C'est ce que vous obtenez facilement et rapidement avec le Mascara Maybelline, solide ou en crème. Voilà le véritable secret d'une figure romanesque.

La Maybelline est inoffensive, n'échauffe pas les yeux et n'est pas dissoute par les larmes. Elle n'est ni collante ni granulée. S'applique facilement, paraît *naturelle*. Accentue la courbure des cils. Plus de dix millions de femmes chic, de Paris à Hollywood, se servent régulièrement de Maybelline. 75c partout. Noir, Châtain ou Bleu.

Employez aussi le Crayon Maybelline pour les sourcils et la crème Maybelline pour les paupières dont les jolies nuances s'harmonisent avec le mascara. Dans tous les bazars, vous pouvez vous procurer des petits modèles des Accessoires Maybelline pour la beauté des yeux. AUJOURD'HUI — apprenez comment avoir des yeux plus beaux, plus séduisants — avec Maybelline.—le unaquillage pour les yeux des gens chic!

Grand Succès Canadien

19½ v. d'Étoffes à Robe: $2.98

Véritable soie fugi, imprimé, broadcloth, guingan. Solde générale de fabrique. Longueur, 3½ à 4 verges. Nouveaux patrons d'été. Valant jusqu'à 75 cents la verge. 19½ verges $2.98. Livraison C. O. D. Quelques cents d'affranchissement. Satisfaction ou garantie de remboursement. Textile Mills. Dépt. 55, Montréal.

POINTS NOIRS

Ne pressez pas les points noirs — faites-les dissoudre. Achetez dans n'importe quelle pharmacie deux onzes de peroxine en poudre et frottez-en doucement les points noirs avec un linge mouillé d'eau chaude. Cette méthode sûre les dissout et les fait disparaître. Ayez un teint de Hollywood.

SI vous aimez ce numéro du SAMEDI — vous aimerez les autres.

Abonnez-vous !

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois. Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois d'abonnement au SAMEDI.

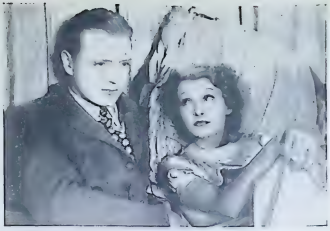
Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Deux jeunes artistes très populaires au cinéma français : ANDRE FOUCHE et REGINE PONCET.



SUZY VERNON

● Dans la vie, elle est Mme Ralph de Léon. Née à Nice, un 26 juin, de parents catalans. Sortie d'un pensionnat catholique à quatorze ans, elle prend part, deux mois plus tard, à un concours de beauté. Elle est l'élue de la Côte d'Azur en même temps que Marie Glory est l'élue normande. On lui offre de petits rôles de cinéma. Après deux films, elle passe trois années sans travailler. Puis se disant écuyère accomplie, ce qui était faux, elle accepte un contrat de Gaston Ravel pour *Le roman d'un jeune homme pauvre*, au cinéma muet. Puis elle va tourner à Berlin qui l'engage pour *La dernière valse*. Suivent d'autres productions qu'il serait trop long d'énumérer ici. Elle fut quelque temps à Hollywood pour les Warner. Ce n'est qu'au retour qu'elle se risque à faire du théâtre . . . Yeux brun foncé. Teint mat. Cheveux noirs. Très sportive, mais elle préfère un beau livre ou les voyages.

MARGUERITE MORENO

● « Sa voix, l'une des plus douces dans les notes graves, l'une des plus nettes avec des langueurs tendres, l'une des plus dociles aux rythmes poétiques qu'il soit possible d'entendre. » C'est ainsi que s'exprimait un célèbre critique quand Marguerite Moreno quitta la Comédie-Française, il y a déjà assez longtemps . . . Elle vécut pour le théâtre ; elle y fut une tragédienne hors pairs : dans *Le Cid*, *Phèdre*, *Le Voile*, etc. Depuis quelques années, elle fait la joie des cinéphiles. Elle reste pour nous, maintenant, une comédienne sensible et pleine de vie.

GINA MANES, aux yeux de chatte cruelle . . .

GINETTE GAUBERT

● Elle naquit à Lyon un 20 février. Fille unique, elle est gâtée et on se refuse à l'envoyer dans un pensionnat. On développe son talent de dessinatrice ; ses parents lui permettent de tenter sa chance à Paris. Elle n'a que vingt ans. Mais elle gagne bientôt le concours de beauté qui lui donne le titre de Miss France. Elle part pour l'Amérique avec sa mère, et, en route, devient Miss Atlantique . . . De retour à Paris, juste au début du cinéma parlant. Elle obtient un rôle important dans *Le défenseur* et quelques autres films. Passe vedette dans *L'amour et la veine* et *Nu comme un ver*, aux côtés de Milton. Depuis, elle a paru souventes fois sur les écrans, mais on la néglige depuis un an. C'est regrettable . . . Yeux bleus ; cheveux blonds très dorés.

JACQUES PILLS, l'inséparable compagnon de Tabet. Pianistes, duettistes et chanteurs, ils font la joie des cinéphiles et radiophiles... de la gente féminine.

étant tombé malade il ne put s'y rendre ; c'est sa fille qui fit le voyage. Depuis, elle préfère rester en Europe. Après une brillante carrière à l'opéra et à l'opérette, commencée il y a deux ans, elle fit ses débuts à l'écran dans *Dernier amour*, film allemand.

● Lucien Baroux a accompli une tournée de conférences dans les principales villes de France : Bordeaux, Toulouse, Marseille, Avignon, etc. Dans chaque place, avant la représentation du *Mioche*, Baroux expliquait comment il comprend la comédie. « Je soutiens », a dit Baroux, « qu'on peut, qu'on doit amuser le public sans offenser la morale. Plus jamais de ces vaudevilles à caleçons, de ces drames d'alcôve dont les personnes étalent complaisamment leurs instincts les moins avouables. Il y a, dans la vie, d'autres raisons de rire ! »

● On a si souvent vu Tramel en ivrogne sympathique, mais ivrogne tout de même, qu'on le croit volontiers pareil à son personnage. Au contraire, Tramel est un lettré, un artiste très spirituel.

● Nous reverrons l'excellent Maurice Lagrenée (l'inspecteur Grey) dans *La treizième enquête de l'inspecteur Grey*. Nous y retrouverons aussi d'autres figures connues et estimées : Jean Brochard, Philippe Hersent, Colette Darfeuil, Raymond Cordy.

● Robert Vidalin s'y prit à trois fois pour entrer au Conservatoire. Il obtint un prix de tragédie.

● On nous apprend que Tino Rossi a signé un contrat pour venir chanter à New-York. Et Montréal ? Il y aura sûrement révolution chez nos lectrices s'il ne nous rend pas visite !

● Si ça vous intéresse, voici des âges : Bach, cinquante-deux ans ; Armand Bernard, quarante-trois ; Fernandel, trente-quatre ; Constant Rémy, cinquante et un.

● La jeune artiste japonaise que nous verrons dans *Yoshivara*, aux côtés de Pierre Richard-Willm et de Sessue Hayakawa, parle couramment le japonais, évidemment, puis le français, l'allemand, l'anglais et l'italien. Il y a six ans, eut lieu à Rome une exposition d'art japonais ; le père de la jeune vedette, qui est un peintre célèbre, y fut invité, mais

ADOLPH WOHLBRUCK, d'origine allemande, est aujourd'hui célèbre aux cinémas français et américain, surtout depuis le film "Michel Strogoff".

"MAMAN, JE VEUX ME COUCHER"

Quand des enfants normalement heureux deviennent indolents, maussades et irritables, c'est, d'habitude, qu'ils requièrent un laxatif. Mais ne dérangez pas ni ne violentez leur organisme délicat avec des médecines que vous craindriez vous-même de prendre. Essayez le laxatif moderne qui est réellement différent. Il s'appelle FEEN-A-MINT — le laxatif sous forme de délicieuse gomme à mâcher. Il diffère d'apparence, de goût, vous le prenez différemment; pas étonnant qu'il agisse différemment. Pas de coliques, pas de dérangement d'estomac, pas d'interruption de sommeil. Feen-a-mint agit doucement mais sûrement dans le gros intestin, non dans l'estomac. Naturellement, cela en fait l'idéal pour adultes comme pour enfants. Ne subissez pas la constipation! Ne la laissez pas vous frustrer de votre légitime part d'entrain et de vigueur! Employez Feen-a-mint, le laxatif économique, qui ne porte pas à l'habitude, le choix des gens avisés. Procurez-vous-en une boîte de 20c, ou la grosse boîte de famille à 35c, chez votre pharmacien. Pour échantillon gratuit, écrivez au
Dépt AA-21, Feen-a-mint, Toronto.

Feen-a-mint
Le Laxatif-Gomme à Mâcher
PROVOQUE UNE ACTION FACILE ET NATURELLE

BEAUTÉ de la FORME

Une poitrine bien développée, gracieuse et élégante est l'un des principaux attraits de la silhouette féminine. — pour l'obtenir, faites usage de la

GELÉE ROSE

une crème délicieusement parfumée, sans graisse et qui disparaît immédiatement après application.

(Absolument inoffensive)
PRIX SPECIAL **50c**
Par la poste 60c
PRODUITS FRANÇAIS enrg.
Dépt. F. 3613 Avenue du Parc, Montréal.

POILS SUPERFLUS

Faites disparaître gradiellement et pour toujours tous poils follets disgracieux en employant une préparation délicieusement parfumée et qui n'affecte ni la peau ni la santé. Résultats assurés, si vous utilisez l'économique

SOLUTION BRETON
PRIX SPECIAL
POSTE ou LIVRE **60c**
PRODUITS FRANÇAIS enrg.
Dépt. F. 3613 Avenue du Parc, Montréal.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ? . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Femmes, Jeunes Filles...

Améliorez votre santé, **augmentez** vos forces et **soyez** bien portantes. **Prenez le tonique ZYMOPHOS** qui développe les globules rouges du sang,

renforcit les os, calme les nerfs, raffermit les muscles et aide la digestion.

Le tonique **ZYMOPHOS** vous remettra sur pieds, vous donnera une nouvelle **vigueur**, rapidement et sûrement. **Procurez-vous** en une bouteille aujourd'hui même.

En vente dans toutes les pharmacies $1.00 la bouteille, ou expédié directement sur réception du prix.

LABORATOIRES LORBIS ①
Boîte postale 424, Station M, Montréal

ZYMOPHOS

Le tonique des Nerfs et de la Digestion

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.**

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
405, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

Lisez .. .. ..

La Revue Populaire

Chez les dépositaires : 15 cents

JACKIE COOPER et sa copine sont tout heureux d'avoir trouvé à se rafraîchir " en allant à la fontaine ".

■ C'est en 1914 que Pierre Fresnay a fait ses débuts au cinéma. Il a tourné par la suite un bon nombre de films muets. Dans son récent film : *Le poisson chinois*, il interprète un journaliste courageux et téméraire.

■ Bonne nouvelle ! Julien Duvivier, metteur en scène de *Maria Chapdelaine* et de la *Kermesse héroïque* (hélas, pour nous !) a commencé les prises de vues d'un grand film d'après *L'empreinte du dieu*, de Maxence Van der Maersch. Ce sera un beau film, n'en doutons pas.

■ *La grande illusion* .... ce n'est pas l'Amour, mais le titre d'un nouveau film de Jean Renoir. Il nous montrera la vie d'officiers français prisonniers dans un camp allemand pendant la Grande Guerre. Distribution de premier ordre : Dita Parlo, Jean Gabin, Erick von Stroheim, Pierre Fresnay, Carette, Georges Péclet, Dalia et Gaston Modot.

■ *Manon 326*, le premier film de la grande fantaisiste Marie Dubas, est une histoire pathétique écrite par Pierre-Gilles Véber. L'action se passe vers la fin du siècle dernier, en Nouvelle-Calédonie, où l'auteur a reconstitué la vie des déportés devenus, par certaines lois de clémence, des hommes presque libres à qui il manquait des compagnes. On transporta alors des filles ramassées dans les prisons. C'est l'histoire de l'une d'entre elles, une certaine Manon, matricule 326, que Marie Dubas interprète avec sa fougue habituelle.

■ Au cours d'une interview, Véra Korène donne ce conseil aux jeunes, à ceux qui débutent dans la vie : « Regardez toujours le meilleur côté des choses. Tâchez de vous faire une santé solide... Avec cela, on peut faire de sa vie quelque chose de très bien.»

■ Jacqueline Delubac a la moitié de l'âge de son mari Sacha Guitry ; elle vient de tourner aux côtés de Sacha, un film historique : *Les Perles de la Couronne*, dont on dit beaucoup de bien. La Compagnie Générale Transatlantique a mis à la disposition des artistes la luxueuse salle à manger du *Normandie* pour certaines scènes.

■ René Pujol tourne actuellement à Bordeaux : *Tintin des Martigues*. Dès qu'il aura terminé ce film, il se propose d'adapter pour l'écran, l'opérette de Vincent Scotto, *Une de la Cannebière*, en collaboration avec Alibert.

■ Il est probable que Sessue Hayakawa reprendra le rôle qui l'avait rendu célèbre dans *Forfaiture*. Ce film va être tourné en France. Victor Francen y tiendra un rôle important.

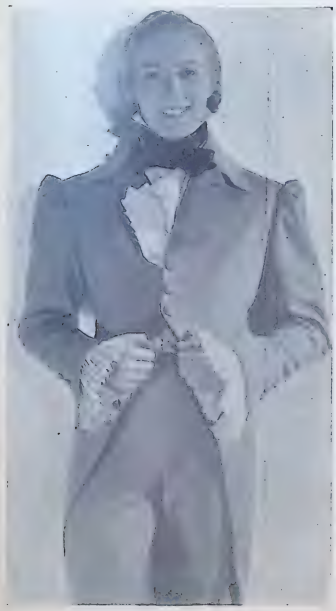
PAUL MUNI et LUISE RAINER dans " Good Earth ".

Vedette de la Comédie-Française, JEAN WEBER a peu joué devant la camera. Au théâtre, il interprète surtout les petits marquis poudrés.

■ Pierre Renoir débuta au cinéma... en 1907. Il venait d'entrer au théâtre de l'Odéon, après avoir obtenu un prix de tragédie au Conservatoire. En 1912, il tournait dans une première version cinématographique des *Deux gosses*. Après quatre années dans les tranchées, où il fut blessé, il fut tout de suite admis au théâtre de Louis Jouvet. Son premier film parlant fut *La nuit du carrefour*, que tourna son frère, le metteur en scène Jean Renoir. Parmi ses autres films, mentionnons *L'Agonie des aigles*, *Madame Bovary*, *Tovaritch*, *La Bandéra*, *Veille d'armes*, *Les loups entre eux*, etc. Dans son plus récent film, *Boissière*, tiré de l'œuvre de Pierre Benoit, il porte une fois de plus l'uniforme allemand.

■ Un très beau roman de Jean Giono, *Regain*, est porté à l'écran par Marcel Pagnol. Pagnol a reconstitué sur la Côte d'Azur un petit village provençal. Le premier rôle est tenu par le puissant Gabriel Gabrio. Parmi les autres interprètes, nommons Orane Demazis, Le Vigan, Fernandel, Milly Mathis et Blavette.

■ La jeune artiste Junie Astor est devenue metteur en scène. Elle vient de terminer un film policier : *Ne tuez pas Dolly*, dont le scénario fut écrit par le détective Ashelbé, auteur de *Pépé le Moko*. L'interprétation réunit les noms de Pauline Carton, André Roanne, Jean Tissier, etc.



■ *Les hommes sans nom* est une production impatiemment attendue. Toutes les scènes furent tournées récemment au maroc français, à Marrakech et aux environs. Nous y verrons quelques acteurs préférés des lecteurs du *Film* : Constant Rémy, Tania Fédor, Janine Crispin, Aimos, Galas, Thomy Bourdelle, etc.

■ Jean Renoir va entreprendre la réalisation d'un film sur la Révolution française : *La Marseillaise*.

■ L'épouse de Tino Rossi se prénomme Faustine ; elle est Française.

■ Le vrai nom de Georges Milton est Georges Michaud. Il a quarante-cinq ans.

TYRONE POWER, Depuis "Lloyds of London", il est sacré grande vedette.

N'expérimentez pas quand vous teindrez en NOIR !

Succès assuré, grâce aux Teintures Diamond !

La *qualité* d'une teinture ne peut être jugée que par celle de la couleur qu'elle donne. Toutes les femmes savent que rien n'est plus laid qu'un noir qui n'est pas *vraiment noir* — dont les reflets sont verdâtres, violacés, bronzés. Ne vous servez que d'une teinture qui produira *un noir uniforme et franc*... la Teinture Diamond ! La couleur obtenue ne sera ni terne ni métallique. La qualité supérieure des Teintures Diamond s'explique du fait qu'elles renferment une plus grande quantité des meilleurs colorants à l'aniline qu'on puisse se procurer. De plus, elles sont d'emploi facile — elle ne font pas d'écume savonneuse, même dans l'eau dure. N'expérimentez pas — vous réussirez toujours si vous vous servez de la Teinture Diamond !

TEINTURES DIAMOND

Fabrication Canadienne

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion. Montréal, Canada.

Nouvelles de Hollywood

■ La section cinématographique de la Société des Nations a accordé sa Médaille d'or pour 1937 au film « *Fire Over England* », production Alexandre Korda tournée en Angleterre. Sauf deux ou trois, la distribution comprend des noms peu connus dans le Québec : Flora Robson, Laurence Olivier, Leslie Banks, Raymond Massey, Tamari Desni et autres.

■ Max Steiner, qui a composé la musique de « *A Star Is Born* », a été créé Officier d'Académie par le Gouvernement français. Les vedettes de « *A Star Is Born* » : Fredric March et Janet Gaynor.

■ Pour les costumes du grand film : « *The Adventures of Marco Polo* », le Musée impérial de Péking a envoyé des centaines de dessins de vêtements portés à la Cour impériale, au treizième siècle. C'est le Musée impérial qui possède la plus riche collection d'anciens costumes chinois et mongols. A propos du célèbre explorateur Marco Polo, nous recommandons le beau livre d'Antonio Aniante, *Vie et aventures de Marco Polo*, paru récemment au Mercure de France.

■ Ida Lupino, vedette de « *Weather or No* », connaît toutes les variétés de danse, les modernes et les anciennes, joue le piano, chante agréablement, et parle fort bien le français.

■ Richard Dix a réuni une immense collection de pipes de toutes formes ; il en a plus d'un millier. Son dernier film est : « *Devil's Playground* ».

LINDA PERRY — Photo First National

Le fils du célèbre Rin-tin-tin cueille des marguerites pour sa belle !

Nino Martini

(*Suite de la page 7*)

directeur de l'orchestre Jurhans. Dans sa lettre, elle disait : « J'ai ici dans notre maison un garçon qui étudie, et je crois qu'il plairait à vos auditoires cosmopolites. Son nom est Nino Martini. »

« La réponse fut prompte. Il écrivit simplement ces mots : «Envoyez-le. » C'était mon lancement initial en terre étrangère et mon orgueil ne connaissait pas de limites. Je me rendais cependant peu compte des joies qui m'attendaient. Il y eut quelques répétitions avec l'orchestre d'Ostende, puis arriva le grand soir. Je fis de mon mieux pour cacher ma nervosité, car je me savais battu à l'avance si elle avait maîtrise sur moi. Le fameux ballet russe devait prendre la scène à la suite de mon *aria*. Je chantai et filai dans les coulisses. L'audience continua à applaudir. Je retournai aux feux de la rampe, saluai et me retirai de nouveau. Le ballet fit son entrée, mais les acclamations continuèrent. Alors ce fut un jeu de cache-cache entre le ballet et moi-même, mais il n'y eut pas d'accalmie dans l'audience avant que je commençai un autre numéro.

« Pour la première fois, je goûtais au succès.

« Après une seconde saison à Ostende, Giovanni et Marie m'emmenèrent à Paris pour me faire apprendre des chansons en français, et plus tard en Espagne pour étudier des chansons espagnoles. Puis ce fut ma première tournée à travers l'Europe ; je débutai à l'opéra dans le rôle du *Duc* de *Rigoletto*. J'ai dû plaire car un éminent maestro rival m'offrit immédiatement un contrat pour le rôle principal dans *I Puritani*, de Bellini, pour être donné dans sa note originale pour la première fois depuis cinquante ans. Il me choisit pour ce rôle, car ma voix parcourt et couvre deux octaves et demie, et l'air de *Credsea Si Miserere* de *I Puritani* réclame un F au-dessus du haut C ; on me dit que c'est un exploit rare dans l'histoire de l'opéra.

En 1929, pendant que j'étais à Paris pour une série de récitals, on m'invita au dernier moment à chanter à une réception donnée en l'honneur d'un producteur de cinéma américain et j'essayai vainement de m'y soustraire ; j'étais épuisé après une après-midi déjà bien remplie.

« Mon ami insista : « Accepte pour moi », me dit-il. Je ne pus résister à cette requête. Je chantai deux numéros et bissai ; et comme je descendais de l'estrade, mon ami m'attendait pour m'escorter à la table de l'invité d'honneur, Jesse L. Lasky, alors chef de la production à la compagnie Paramount, et je lui fus présenté. (*Lire la suite page 44*)

Blanchit !

Les teints fades, sans chaleur, sont rapidement rajeunis

Votre apparence est vite améliorée — sans massage fatigant ni traitements longs et ennuyeux. A peine avez-vous commencé d'employer la Crème Orientale Gouraud que vous êtes toute transformée, rajeunie et plus séduisante. Avec cette délicieuse crème aux tonalités ivoirines, vos épaules et vos bras acquièrent un charme rare lorsque vous portez les robes largement échancrées pour les soirées ou les sports.

La Crème Orientale Gouraud donne à la peau une finesse durable. Elle ne " s'effacera " pas, ne coulera pas et la transpiration restera invisible. Elle blanchit parce qu'elle contient un élément oxygéné qui, aussi, en fait un désodorisant. Elle fait disparaître les boutons et adoucit les mains rouges et rudes tout en les blanchissant. Quatre nuances : Blanc, Chair Rachel et Hâle oriental (Oriental Tan).

Flacon pour sac à main, à 5¢, sur demande.
Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Québec

OFFRE SPECIALE

DE

La Revue Populaire

POUR LE CANADA SEULEMENT

$2.00 pour 2 ans

TARIF REGULIER : $1.50 POUR UNE ANNEE

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

(*Suite de la page* 43)

« A mon arrivée en Amérique, je tournai cinq films de court métrage, dans le genre récital de concert, puis on me confia une place importante aux côtés de mon excellent ami, Maurice Chevalier, dans *Paramount on Parade*. Je serais peut-être resté à Hollywood si je n'avais pas signé auparavant des engagements en Europe.

« En août 1930, je retournai en Italie avec mes mentors, les Zenatello, pour préparer un répertoire d'opéra plus étendu, puis je revins aux Etats-Unis, l'année suivante, comme premier ténor de la Philadelphia Grand Opera Company. Cela me valut un contrat avec la Columbia Broadcasting. Grâce au support loyal que me donnèrent mes auditoires invisibles, mon contrat a été renouvelé d'année en année.

« Ce fut plusieurs mois après que je fus engagé par la Metropolitan Opera Company comme premier ténor dans des rôles lyriques. En 1934, l'opéra ayant gagné de la popularité au cinéma, des offres me vinrent de Hollywood, mais après avoir pesé le pour et le contre, je décidai finalement de signer un nouveau contrat avec Monsieur Lasky, maintenant président de la compagnie Pickford-Lasky pour qui j'ai fait *The Gay Desperado*.

« M. Lasky m'assigna immédiatement le rôle de vedette dans la production *Here's To Romance*, m'entourant d'une distribution d'étoiles, dont la bien-aimée et regrettée Ernestine Schumann-Heink, Maria Gambarelli, Geneviève Tobin, Anita Louise, Reginald Denny et autres.

« Je trouvais une joie immense dans mon travail, mais une après-midi, alors que nous tournions des scènes dans un théâtre de Los Angeles, un messager m'approcha avec un câblogramme, m'apportant la nouvelle de la mort de ma mère. Je ne pouvais rien faire de plus que de continuer à jouer mon rôle. Le film remporta un grand succès, si bien que je fus en retard de cinq mois dans la lecture de mon courrier.

« Ce ne fut pas toujours facile d'atteindre le sommet. Depuis toujours j'ai dû ignorer le plaisir pour le travail et l'étude ; aujourd'hui encore, il faut tout sacrifier pour conserver le terrain conquis.

« Il y a plusieurs choses que je voudrais faire ; ces petites choses dans lesquelles le profane trouve tant de joie. J'aimerais posséder un lopin de terre dans le Sud de la Californie, y élever des chevaux et des bêtes à cornes ; mais cela est impossible, car ma carrière exige que je sois sur la route pendant huit à dix mois chaque année. J'aimerais aussi visiter incognito les endroits où le citoyen ordinaire trouve son plaisir, tels que les théâtres, les cabarets, mais invariablement, j'entends cette phrase sur mon passage : « Voilà Nino Martini. »

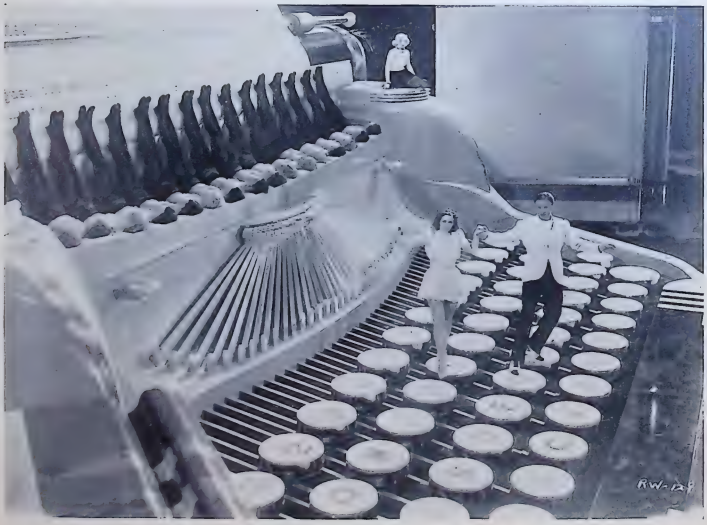
«Peut-être aussi aimerais-je à me marier. Cela aussi est impossible, car imaginez-vous l'existence monotone que ma femme devrait mener.

«Un chanteur à succès porte une grande responsabilité ; jour après jour, c'est en tout lieu la même histoire : des heures interminables de pratique, de concert, ou devant le microphone.

«La Gloire, c'est bien beau, mais ce n'est pas tout dans la vie. »

C'est sur cette phrase pensive que se termine notre entrevue avec Nino Martini, chanteur célèbre et aussi homme très sympathique.

Les affaires avant le plaisir !... Mais RUBY KEELER et LEE DIXON s'accordent pour rendre le travail agréable.



Ce qu'on tourne à Paris

par JULIETTE CABANA

■ On prépare la réalisation du *Roi des Mitrailleuses*, d'après le roman de Berchkowsky. Adaptation cinématographique d'Eugène Deslaw et Léonide Komerovsky.

■ Au mois de mai le metteur en scène V. Tourjansky a commencé les prises de vues de *Nostalgie*, tiré d'une nouvelle de Pouchkine. Harry Baur est la vedette de ce film.

■ Georges Prieur joue le rôle de Talien dans *Les Perles de la Couronne* . . . Notre confrère Roger Dessort, qui, jadis connut le succès avec son film *Marouf*, et qui fut un des premiers artisans du « parlant », réalise aux environs de Nice un court métrage d'une technique et d'une formule nouvelles : 44 fin, contrebande de luxe.

■ Jacques Houssin vient de terminer les prises de vues de son nouveau film : *Rendez-vous Champs-Elysées*, dont Jules Berry, Larquey, Micheline Cheirel, Stephen, Oudart, Mady Berry, Sinoel et Vivian Grey sont les principaux interprètes.

■ Willy Roziez poursuit, sur la Côte d'Azur, la réalisation de *L'Homme de Proie*. La distribution de ce film comprend les noms suivants : Jeanne Boitel, Jean Galland, Jean Max, Pierre Etchepare, Maurice Lagrenée Camille Bert.

■ Esprit, grâce, gaieté saine et intarissable, voilà un excellent menu français. Toutes ces qualités sont réunies dans le film *L'Amour veille*, transcrit et réalisé par Henry Roussell, et dont les principaux interprètes sont Henry Garat, Jacqueline Francell, et autres.

■ Après Danielle Darrieux et Charles Vanel, c'est Jean Worms et Valentine Tessier qui viennent s'ajouter à la distribution du film : *Abus de confiance*, scénario original de Pierre Wolff.

BINNIE BARNES

MARIE GLORY
une des plus jolies vedettes du cinéma français.

■ Un jury présidé par l'écrivain Jean Giraudoux a attribué le Prix des Indépendants, par 6 voix, au film de Raymond Rouleau : *Rose*, qui interprètent Lisette Lanvin, Jean Servais, Sylvia Bataille et Henri Guisol.

■ Pauline Dubost qui depuis son mariage avait quelque peu négligé le cinéma, va faire très prochainement sa rentrée à l'écran. Elle vient en effet d'être engagée pour interpréter aux côtés de Fernand Gravey un rôle important, dans le *Mensonge de Nina Petrovna*, film que V. Tourjansky réalisera prochainement.

■ Alexandre Granovski est mort. Il réalisa des films à grands spectacles qui firent quelque peu oublier sa réputation mondiale d'homme de théâtre. Ses derniers films : *Le roi Pausole*, *Les Nuits Moscovites* et *Tarass Boulba* . . .

■ C'est Albert Wolff qui a composé la musique de *A nous deux, Madame la Vie*, le beau film réalisé par Yves Mirande avec la magnifique interprétation qui réunit autour de Simone Berlau, André Luguet et Jean Louis Barrault, Aimos, Thérèse Dorny.

HENRI GUISOL

(*Suite de la page* 10)

— Toujours célibataire ? demandai-je en le quittant.

— Mais non, je suis marié depuis deux ans avec Marthe Alycia que vous avez vu jouer au *His Majesty's*.

— Vous avez vraiment tous les bonheurs, lui dis-je. Et Hollywood, c'est un de vos rêves aussi ?

— Je ne veux pas trop espérer . . . mais j'apprends l'anglais en attendant.

Sympathique, charmant et modeste, Henri Guisol mérite tous les succès.

“ COURRIER - SUD ”

Film réalisé par Pierre Billon, d'après un scénario d'Antoine de Saint-Exupéry.
Edition Pathé-Consortium-Cinéma.

Bernis était un des plus valeureux pilotes de la ligne Casablanca-Dakar. Un jour qu'il était venu en congé en France, il fut appelé par Geneviève Herlin, une cousine et une amie d'enfance qu'il avait rêvé, autrefois, d'épouser, mais qu'il avait perdue de vue depuis plusieurs années, attaché qu'il était par l'implacable discipline de son métier.

Geneviève voulait le revoir. Elle était mariée avec un diplomate, Herlin, aujourd'hui ambassadeur de France en Pologne, un homme dur et froid, qui ne lui faisait pas une existence très gaie.

Geneviève et son mari étaient venus passer un mois dans la propriété où la jeune femme et Bernis avaient passé toute leur enfance, où ils avaient vécu une jeunesse heureuse. Par la volonté d'Herlin, cette propriété était en vente. Le chagrin de Geneviève n'avait pas ébranlé la volonté de cet homme. Aujourd'hui, elle voulait faire une dernière visite à son passé, aux lieux où elle avait été heureuse, et c'est pourquoi elle y avait donné rendez-vous à Jacques Bernis.

Avant son départ de Casablanca, alors qu'il s'apprêtait à partir pour la France, un camarade de Bernis, Hubert, avait tenté de le retenir.

— Pourquoi vas-tu passer ton congé en France ? Je connais, mon vieux, le danger qu'il y a pour nous, les aventuriers, les Sahariens, à réintégrer un monde qui n'est plus le nôtre. Crois-moi, ne pars pas là-bas.

Mais Jacques Bernis, tout à la joie de sa liberté, et au bonheur de revoir Geneviève, n'avait pas écouté Hubert.

Lorsqu'il arriva chez sa cousine, il eut immédiatement la sensation que l'atmosphère était irrespirable. La tristesse causée par la vente de la propriété familiale, le manque d'égards du diplomate vis-à-vis de Geneviève, et surtout la récente nouvelle d'abréger le séjour en France pour repartir à Varsovie, avaient créé dans la maison une ambiance d'angoisse et de malheur.

Le soir même de son arrivée, au dîner, Bernis sentit que l'orage ne pouvait manquer d'éclater. La servilité du père de Geneviève, l'inertie de sa mère devant un gendre autoritaire et puissant, l'imminence du départ, l'émotion d'avoir évoqué avec Bernis leurs jeux et leurs amours d'enfants, firent que Geneviève se raccrocha désespérément à Bernis. Et, lorsque le lendemain, Herlin partit régler quelques affaires à Londres, Bernis n'eut pas besoin de beaucoup insister pour que Geneviève quitte tout ce qui la rattachait encore à cette vie familiale insupportable. Au souvenir de la seule époque de sa vie où elle avait été heureuse, elle partit avec lui, dans la nuit, pour l'aventure, le bonheur . . .

Au château, les parents de Geneviève, lorsqu'ils s'aperçurent de la fuite de leur fille, convoquèrent en toute hâte quelques augures familiaux. La conduite de Geneviève fut sévèrement jugée.

Genevière et Bernis cependant, tout à la joie de s'être retrouvés et de fonder ensemble leur bonheur, s'étaient installés à Paris.

Ce bonheur, hélas ! devait être de courte durée. Un pilote était indisponible pour le courrier d'Amérique du Sud. Bernis reçut une convocation pour le remplacer. Désormais, il allait être pris dans l'engrenage du métier, il ne pourrait plus s'en évader, car ce monde de l'aviation suivait une morale, comportait des devoirs, était mêlé à des aventures auprès desquelles la vie sentimentale d'un ménage perdait beaucoup de son importance. Bernis devait simplement exécuter un vol jusqu'à Alicante et revenir à Paris. Mais son avion fut pris dans un orage qui le retarda considérablement, et l'obligea à porter le courrier jusqu'à Casablanca. Là, à sa descente sur l'aérodrome, il devait apprendre que son camarade Hubert venait d'être porté disparu en zone dissidente. Peut-être pouvait-il encore le sauver. Bernis n'hésita pas. Il se mit en route immédiatement, et s'éloigna, au-dessus des sables hostiles, à la recherche du disparu. Il faisait pour Hubert ce que son camarade avait fait pour lui.

Geneviève, restée à Paris, avait résisté sans trop d'appréhension à un premier assaut de sa famille. Sophie, une de ses vieilles tantes, aida Geneviève à dépister sa famille en la cachant dans une pension.

Mais, dans cette pension, tout humiliait Geneviève. Son élégance, sa beauté, le mystère qui planait autour d'elle, la firent passer pour une aventurière. Son manque d'argent augmentait la défiance.

Ce fut à ce moment que Geneviève apprit, par un coup de téléphone lointain, que Bernis, au lieu de revenir devait quitter Casablanca pour s'enfoncer dans le Sud.

Après de longues recherches Bernis finit par retrouver son camarade en panne dans le désert et le prit à bord de son avion. Mais les Maures tirèrent sur eux au moment où ils décollaient. Une balle perça leur réservoir d'essence. Ils n'eurent que le temps d'atterrir à côté d'un fortin français, qui était cerné de toutes parts par les Maures.

Avant d'être attaqués, ils firent des prodiges pour essayer de réparer leur appareil. Ils y étaient parvenus, mais ils n'eurent pas le temps de remettre de l'essence dans leur réservoir. L'attaque soudaine des Maures les obligea à se réfugier en toute hâte dans le fortin dont la lourde porte de bois se referma sur eux.

Maintenant la fusillade faisait rage. Du haut des murs crénelés, les tirailleurs mitrailliaient sans pitié les assaillants. Bernis, hanté par l'image de Geneviève abandonnée, sans nouvelles, résolut de tenter une sortie vers son appareil qui était à quelques verges.

— Je monterai à bord, dit-il ; c'est bien le diable si je n'arrive pas à décoller avant que ces pillards ne m'aient aperçu.

Malgré ses camarades, qui voulaient le retenir, il s'élança en courant vers l'appareil. Il monta dans la carlingue, mit le contact ; l'hélice commença à tourner. Mais l'avion resta immobile, plus d'essence !

Une balle à ce moment vint alors le frapper mortellement.

Là-bas, à Paris, Herlin était revenu. Il avait tout appris, et avait vu la famille affolée d'avoir perdu la trace de Geneviève à cause de la tante Sophie. Il résolut d'agir vite. Il alla trouver la vieille fille. Au cours d'une explication à cœur ouvert, il fit comprendre que Geneviève n'était pas faite pour la vie d'angoisse et d'attente qu'allait lui réserver Bernis.

— Je sauverai Geneviève, je la sauverai d'elle-même, malgré elle, s'il le faut. Je l'aime trop pour la laisser ainsi.

Sophie, bouleversée et stupéfaite, leva les yeux sur cet homme qui n'était plus un automate autoritaire, mais un amoureux qui venait de se révéler. Elle lui donna l'adresse de Geneviève, et Herlin arriva à la pension au moment où la jeune femme venait d'apprendre, par un journal, que Bernis était mort. Sans phrases, Herlin reprit sa femme, qui allait trouver auprès de lui un amour solide et fort capable de refaire leur vie mal commencée . . .

Là-bas, dans le désert, une prise d'armes avait lieu devant l'avion qui allait emporter, avec les sacs postaux, le corps de Bernis tué à son poste. Hubert allait reprendre les leviers de commande, et porter le courrier à destination. Un drame était passé, mais la ligne continuait.

DISTRIBUTION

Pierre Richard-Willm	*Pilote Bernis*
Charles Vanel	*Herlin*
Jacques Baumer	*Le procureur*
Baron fils	*Le père*
Alexandre Rignault	*Pilote Hubert*
Jany Holt	*Geneviève*
Gabrielle Dorziat	*La mère*
Marguerite Pierry	*Tante Sophie*
Pauline Carton	*La cuisinière*

La Parole est aux Spectateurs

Cette tribune est ouverte aux lecteurs du *Film*. Les critiques devront concerner exclusivement les films français. Adresser : Prosper, *Le Film*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Au service du tzar. — Je donne dix points à Pierre Richard-Willm, mon héros favori ; autant à Véra Korène, bien qu'elle soit un peu trop sévère ; toutes mes félicitations à Roger Karl et j'aimerais bien voir Suzy Prim dans un rôle autre que celui de femme fatale. Cette artiste veut mieux que cela. Ne trouvez-vous pas, Monsieur Prosper, que les films d'amour manquent un peu au cinéma français ? *Marguerite B.* (Montréal)

Ah ! l'amour, Marguerite, la belle chose ! Merci pour vos bons mots à l'endroit des vedettes. Excellente remarque sur Suzy Prim. Quant aux films d'amour, comme dans la chanson, c'est une douce chose mais il n'en faut pas trop. Mais on essaiera de vous satisfaire. Surveillez votre tempérament, petite.

Œil de lynx, détective. — Moi, M. Prosper, je trouve qu'Armand Bernard a toujours le même genre. Il se répète trop souvent et à la fin on le trouve moins amusant. Pauley, lui, est tordant au possible. Ce bon joufflu me fait toujours rire. Ne pourriez-vous pas dire un petit mot de moi à M. Bernard pour qu'il essaie de se renouveler.

Lucienne B. (rue St-Jacques)

Mais bien sûr ! Je lui en dirai même trois, si cela vous plaît. On dit que les Luciennes sont charmantes . . . mais elles n'ont pas l'air d'aimer les Armand. Si par hasard je me nommais Armand, moi aussi ? Et c'est ce brave Pauley qui va être content. Si jamais je le rencontre je lui parle de vous. Plus fâchée . . . ?

Le fils du scheik. — Si c'est avec ça que la France veut nous faire oublier Valentino . . . eh ! bien, je ne marche pas. C'est peut-être intéressant mais comme « scheik » il y a mieux, je vous l'assure. De plus, pourquoi essayer d'imiter les Américains. Qu'on leur laisse donc ce qu'ils ont. Les studios français ont un genre, les Américains un autre. A vouloir mêler les deux on rate habituellement son coup.

Roger Chaput (Montréal)

Votre erreur, mon cher Roger. Il ne fallait pas chercher Valentino. Il est mort, ce pauvre, depuis longtemps. C'est précisément parce que le film était différent de la formule habituelle que vous ne l'avez pas aimé. Je vous laisse votre opinion . . . et le scheik aux demoiselles.

La brigade en jupons. — Cette Suzanne Dehelly est impayable. Je la vois un jour en grande vedette dans un film imaginé expressément pour elle. Ce devrait être formidable. A tort ou à raison, je crois qu'en France on oublie ou on ignore un peu trop certains talents qu'il faudrait mettre en lumière. Bever, Baquet et Genin, cette trouvaille dans *Les Jumeaux de Brighton*, voilà des comédiens à pousser. A voir les mêmes figures on se lasse. *Louis M.* (Québec)

Les artistes mentionnés sont les découvertes de la dernière saison. Un peu de patience encore et vous les verrez bientôt dominer. Paris ne s'est pas fait dans un jour et le film parlant a tout juste atteint l'âge de raison, sept ans. Mais il grandira, soyez sans crainte.

Ménilmontant. — J'ai honte pour les gens qui n'ont pas saisi la grande portée sociale de ce film. Voilà enfin du cinéma qui signifie quelque chose. C'est bien ça la vie. On travaille à une œuvre lorsqu'elle est mûrie à point ce sont les autres qui recoivent les honneurs et la gloire. Je connais des gens qui y auraient pris une bonne leçon de modestie. Naturellement ils ont fait en sorte de ne pas le voir. Se faire dire ses vérités, personne n'aime ça !

M. L. St-Pierre (N.-D.-G.)

Cette rubrique est pour les gens comme vous qui ne craignent pas d'appeler les choses par leur nom. Bravo ! « Ménilmontant » est en effet une satire trop franche hélas de certains événements dont la métropole a déjà été témoin. Quant à son effet sur le public . . . je vous le donne en mille.

Josette. — Ce qui m'a plus dans ce film c'est le naturel de Josette Fernandel. Les studios français ne posent pas cette fillette comme un génie comme les Américains le font de Shirley Temple. La petite fille est une petite fille et non une cabotine qui à l'âge de 6 ans prend des airs à la Mae West. C'est du bon Fernandel. En aurons-nous encore ?

Micheline L. (Terrebonne)

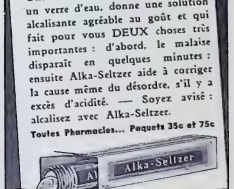
Je le souhaite comme vous . . . Fernandel est un type épatant et capable de si belles interprétations. Rappelez-vous « Angèle ». Très juste votre observation sur Shirley Temple. Cette petite a trop de talent . . . elle finira par devenir insupportable. Remarquez que je ne le lui souhaite pas !

UN BEAU CADEAU DU COURONNEMENT

Au Canada, Ovaltine est fabriquée par A. Wander Limited, à Peterborough, (Ontario). A l'occasion du couronnement, les directeurs se demandaient quel cadeau offrir à leurs employés. Ils ne trouvèrent rien de mieux que d'adopter l'idée de sir Harry Hague, directeur de la compagnie à Londres : donner une pleine semaine de salaire à tous les employés ! On comprend que ceux-ci jugèrent excellente cette idée qui leur apportait un supplément inattendu.

L'Ovaltine est préparée dans plusieurs pays ; c'est un produit qui, véritablement, couvre le monde . . .

Vous DEVRIEZ prendre
Alka-Seltzer
Une tablette d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau, donne une solution alcalisante agréable au goût et qui fait pour vous DEUX choses très importantes : d'abord, le malaise disparaît en quelques minutes ; ensuite Alka-Seltzer aide à corriger la cause même du désordre, s'il y a excès d'acidité. — Soyez avisé : alcalisez avec Alka-Seltzer.
Toutes Pharmacies... Paquets 35c et 75c



JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaienne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 V RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

SI réellement
LE FILM VOUS PLAIT...
Parlez-en à vos amis !

L'amour manœuvre ses pantins dans "*Pantins d'amour*". Armand Bernard et Janine Merrey en sont ici les victimes. Nous verrons aussi Marie Bell et Georges Prieur. (Saint-Denis)

Berval, Larquey, Yvette Lebon, Jeanne Boitel, Aquistapace sont les interprètes de "*Romarin*", un film plein de soleil et de vie saine. (Saint-Denis)

"*Trois artilleurs au pensionnat*", un vaudeville militaire qui nous ramène quelques-uns des meilleurs comédiens : Larquey, Raymond Cordy, Roland Toutain, Yvette Lebon. (Saint-Denis)

Charles Lamy et Léon Bélières incarnent à la perfection "*Moïse et Salomon, parfumeurs*". A leur côtés, deux artistes très populaires : Meg Lemonnier et Albert Préjean. (Saint-Denis)

Sur les écrans de FRANCE - FILM en Juin

Un film d'Alfred Machard : "*L'homme sans cœur*", où Marie Glory et Pierre Renoir ont des moments bien tendres. La distribution comprend aussi Lucienne Lemarchand, Aimos et Jacques Baumer. (Saint-Denis)

"*César*", un chef-d'œuvre de Pagnol dont on ne parlera jamais assez. Le bon Parnisse (Charpin) meurt, mais son souvenir persiste tout le long du film. Qui peut se dispenser de voir "*César*" ? (Cinéma de Paris)

"*L'empreinte rouge*" est le dernier film du regretté André Berley. Les autres interprètes : la séduisante Colette Darfeuil, Maurice Lagrenée et Jacques Grétillat. (Saint-Denis)

Qui peut résister au charme du cynique Jules Berry ? Meg Lemonnier n'a pas l'air de le prendre au sérieux dans cette scène de "*La bête aux sept manteaux*"... Junie Astor, Jacques Maury, Roger Karl, etc. (Saint-Denis)

Votre Beauté, Mesdames . . .

La nourriture, élément de Beauté

Par MIRIAM HOPKINS

Une de mes opinions favorites est que le corps a beaucoup de points communs avec un moteur. Les organes doivent être en bon état, mais c'est le carburant qui les actionne. La santé est, sans aucun doute, conditionnée par la nourriture. Non que je veuille minimiser l'importance du sport, de la tranquillité mentale et cela de divers autres facteurs influents, mais le carburant, autrement dit la nourriture, est, lui, d'importance primordiale. Et il ne paraît même pas exagéré de dire que nous sommes jolies selon ce que nous mangeons. Quelquefois ce que nous ne mangeons pas a aussi une part d'influence non négligeable.

Vous êtes peut-être surprise qu'une artiste cinématographique accorde une si grande part à la nourriture ? Je sais bien que toute actrice est supposée s'alimenter d'une tranche d'ananas, de quelques feuilles de salade et d'un peu de crème fraîche. Mais je peux vous assurer qu'il y a une bonne part d'exagération dans ces récits de régimes draconiens de provenance californienne ! . . . Comment pourraient-ils être entièrement vrais en effet ? Il serait alors impossible de « tenir le coup » pour la réalisation des films. Essayez donc de vous imaginer une star jouant une scène sous une pluie battante, comme dans « *Barbery Coast* », et cela pendant de longs moments, sans avoir auparavant déjeuné d'autre chose que de tranches de concombre ? . . .

Je ne veux même pas prétendre, à l'instar de si nombreuses femmes, que je ne prends jamais rien au petit déjeuner, si ce n'est un jus de fruit et une tasse de café sans sucre ! En réalité, je mange peu à ce premier repas ; en général, il est simplement composé de fruits et d'une tasse de café au lait, mais rares sont les jours où je résiste au plaisir de l'accompagner de quelques toasts bien grillés. Ne croyez pas pour cela que la vue d'une couple d'œufs au bacon, ou celle d'une omelette me fasse reculer d'horreur, bien au contraire ! Mais je ne me permets de tels festins qu'en prévision de séances du studio particulièrement fatigantes. D'habitude, le breakfast n'a pour moi que sa signification étymologique, rompre le jeûne de la nuit par quelques aliments légers.

En ce qui concerne les autres repas de la journée, j'ai une amitié marquée pour tous les légumes verts, les viandes grillées et les fruits accompagnés de lait et de fromage. Si je m'abstiens de viandes en sauces, de pommes de terre et même de « l'ice-cream », si cher au cœur de presque tous mes compatriotes, c'est uniquement par goût. Mon dessert favori est une compote de fruits.

De femme à femme laissez-moi vous donner la recette de mon dessert préféré : c'est assez bon pour être servi dans n'importe quelle réception, et particulièrement favorable à la santé. Extrayez le fruit d'un ananas de taille moyenne, coupez-le en tranches minces et mélangez-le avec des fraises, ou encore, avec des framboises, ainsi qu'avec de la glace à l'ananas, servez dans l'écorce du fruit. C'est ce que j'appelle le « Parfait de Miriam ».

Chaque jour que Dieu fait, je me fais servir une salade, accommodée selon la mode française : laitue, romaine, endive, cresson, un mélange de l'une ou l'autre, peu m'importe ce mets figure toujours à mon menu. Je suis d'ailleurs peut-être influencée par le fait que rien ne me réussit mieux.

Je ne me mets jamais au régime de crainte de dépasser quelque peu mon poids. Là encore, il n'y a rien d'extraordinaire, puisque, quelle que soit l'abondance ou la restriction de mes menus, mon poids ne varie pas d'une once. Je dois avouer aussi que les exercices, tant recommandés, m'ennuient au delà de toute expression ; j'aime, au contraire, à me livrer à des sports plus efficaces, j'en suis persuadée, puisque j'y trouve ma satisfaction. Mon sport préféré est le tennis, je le pratique avec enthousiasme, en véritable joueuse, et non comme certaines femmes qui croient avoir fait un effort méritoire lorsqu'elles ont couru après quelques balles . . . sans les attraper. En second lieu, la natation.

. . . Chaque femme, ou presque, a sa propre crème et ne jure que par elle. La mienne est le produit d'une des plus célèbres maisons ; ma poudre a d'ailleurs la même provenance. Elles sont toutes deux fort coûteuses ! Mais, n'ayant qu'un visage, il me semble que rien ne doit être trop cher pour l'entretenir en forme parfaite. Ma crème est liquide et se sèche dès l'application.

Laissez-moi, pour terminer, porter témoignage à l'efficacité du massage. Pour moi, il est d'importance primordiale. Quand je travaille, je me fais masser chaque jour. Rien ne me fait plus de bien lorsque mes nerfs sont à fleur de peau ! Le massage supprime la fatigue de l'âme et du corps. Après cela, le visage est toujours plus attrayant. Si vous souffrez d'une tension nerveuse, cherchez le repos qui vient des mains expertes d'une robuste masseuse. Et si, par hasard, vous ne savez pas ce qu'est la tension nerveuse, venez à Hollywood et faites un film ! . . .

"Glare-Proof"

Vous adoucit le visage sous une lumière éblouissante

Maintenant 3 nuances de Pond's Sunlight

Brunette d'été
Sunlight (CLAIRE)
Sunlight (FONCÉE)

Maintenant, il y a *trois* nuances "Sunlight" pour donner, sous la lumière dure du soleil, un aspect flatteur à votre visage.

Les nuances de poudre Pond's "Sunlight" sont *nouvelles!* Elles ne captent que les plus doux rayons du soleil. Elles adoucissent son éclat rude qui ne sied pas à votre visage. Complètement différentes des poudres bronzées qui donnaient un "air sale". Essayez-les à nos frais.

Ou bien, achetez-en une boîte. Si vous ne la trouvez pas plus flatteuse que les nuances bronzées ordinaires, retournez-nous la boîte, et nous vous rembourserons son prix d'achat ainsi que les frais d'envoi. Jolis pots avec couvercles vissés, 50¢. Grandes boîtes nouvelles, 15¢, 30¢.

GRATIS!
5 Nuances "Glare-Proof"

Pond's Extract Co. of Canada, Ltd., Dépt. PF, 102 102 Brock Avenue, Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer immédiatement, gratis, 5 nuances différentes de Pond's "Glare-Proof" Powder, assez de chaque pour un essai complet de 5 jours. (Cette offre expire le 1er juin 1937).

Nom_____

Adresse_____

Ville_____ Province_____

Faite au Canada. Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

La BOITE aux LETTRES

Admiratrice du Film — . . . et de Tino Rossi. C'est du nouveau, ça ! Tino Rossi, je répète, est né en Corse ; marié et père de deux fillettes. En plus de chanter aux postes radiophoniques français, il se fait entendre souvent dans certains music-halls chic de Paris. — Je regrette, mais *Le Film* ne distribue pas de photos ; écrivez vous-même à votre idole (6, rue Balzac, à Paris) en mentionnant *Le Film*.

Ninette — Voyez dans ce numéro une biographie de Nino Martini. Douglas Montgomery et Fredric March feront prochainement partie de notre galerie mensuelle.

Brunette aux yeux noirs — *Le Film* est un magazine de *cinéma*, ne l'oubliez pas ! Mais pour vous faire plaisir, nous aurons sous peu une très belle photo de votre chanteur préféré. Demandez et vous recevrez . . . mais pas tous ensemble.

Admiratrice de Tino — Ce pauvre Tino, je ne lui conseille pas de venir au Canada pendant une année bissextile ! Pour avoir sa photo, vous n'avez qu'à lui écrire (16, rue Balzac, à Paris) et vous la recevrez . . . peut-être.

Le dévôt — Vous êtes plutôt un idolâtre puisque votre dévotion va à Gisèle Casadesus. Vous ne posez que *deux* questions mais la deuxième en contient trois ; le truc est bon ! — « *Green Pastures* » est venu à Montréal l'automne dernier, dans un cinéma de la rue Ste-Catherine ouest ; j'ignore s'il a été présenté de nouveau dans une autre salle. — Vous pouvez écrire à Gisèle Casadesus, 2, rue de Steinkerque, Paris.

Myette d'Arteuil — Vous êtes bien Américaine, au sens *continental* du mot ! Vous voulez du *bluff* partout . . . Je vous pardonne volontiers. À preuve, voici les réponses à vos demandes : Pills, 25, rue Lamarck (18e) ; Georges Rigaud, 46, rue Raffet (16e) ; eh oui, Tino est marié pour la deuxième fois ; Charles Boyer a trente-six ans. — Le roman n'est pas indispensable ; c'est un cadeau que nous faisons à nos lecteurs . . .

Je reviendrai — Je n'en doute pas : mille et une questions à poser ! Pas toutes ensemble, de grâce ! — Dans « *Le chant de l'Amour* » : Constant Rémy, Larquey, France Délhia, Lisette Lanvin, Jacqueline Daix et Alice Tissot. — C'est Debucourt qui interprétait le gendre de M. Poirier. — Vous avez sans doute vu Odette Joyeux dans « *Hélène* » ; elle vient de terminer un grand film.

Myosotis. — C'est l'excellente artiste Suzy Prim qui tenait ce rôle. Son adresse : Hôtel George-V, 31, avenue George-V, Paris. Au revoir.

Margot — Voici la distribution de « *La brigade en jupons* » : Paulette Dubost, Suzanne Dehelly, Félix Oudart, Raymond Cordy, Gina Manès, Jeanne Helbling et Mady Berry.

Georges jouera-Thil ? — Un peu forcé, mais pas mal quand même, ce pseudonyme. — Si nous ne voyons pas plus souvent le plus grand ténor de France, c'est qu'il n'a pas le temps de tourner. Son contrat le retient à l'Opéra de Paris et en plus il donne souvent des concerts dans les principales villes de son pays. Ne croyez pas qu'il dédaigne le cinéma ; son opinion a bien changé là-dessus, depuis son dernier film.

Une petite canadienne — Votre lettre est arrivée trop tard pour que je vous réponde dans le numéro de mars . . . avant que ne se termine le grand concours du *Samedi* !

Qui cherche trouve tout — L'Almanach international du cinéma donne Anna Gately comme le nom véritable de Ann Harding. Si vous avez lu autre chose dans *Le Film*, c'est qu'il y a erreur ; les journalistes, comme les grands savants, ont le droit d'être distraits.

Petite Chi-Chi — Voyez Mireille à la page 13. Est-elle à votre goût ? Je ne crois pas que Jean Sablon tourne prochainement dans un film ; peut-être n'est-il pas photogénique.

Marielle B. — Voici le petit mot demandé sur Anita Louise. Né à New-York en 1915. Quelque temps au théâtre, puis au cinéma dans un film Fox, « *The Music Master* » ; un autre film tourné à Vienne. Engagée par les grandes firmes américaines, nous l'avons vue dans plusieurs douzaines de films.

Frou-Frou — C'est John Barrymore qui a divorcé de Dolorès Costello ; puis il a épousé Elaine Barrie qui le « courait » depuis deux ans. Vous raconter l'histoire des Barrymore ? Il faudrait un volume. John a eu, à lui seul, tellement d'aventures qu'on en ferait un vrai roman donjuanesque.

Gitana — John Gilbert s'est marié plusieurs fois, comme tout grand acteur qui se respecte . . . Il s'entendait bien avec Greta Garbo mais cette dernière m'a confié — sous le sceau du secret — qu'elle n'avait rien à me confier à ce sujet. L'a-t-il demandée, oui ou non ? *Chi lo sa*, Gitana ?

Suzy — Si vous êtes sage et patiente, *Le Film* se rendra bientôt à votre désir de voir Ronald Colman. — J'ai soigneusement encadré vos compliments.

Un tantinet curieuse — Oui, ma chère ! Pierre Richard-Willm campe encore à 89, rue Cardinet, à Paris. Il vous attend . . .

Insatiable en tout — Vous êtes jeune, ça se passera. Heureusement ! — Comme vous voyez, la photo de Mireille paraît dans ce numéro-ci. — A bientôt pour Alibert, le Marseillais.

L'espionne française — J'hésite à vous donner le renseignement demandé ; qui sait ? Peut-être voulez-vous *zigouiller* Raymond Rouleau . . . Il est célibataire ; il est né à Bruxelles mais il habite Paris depuis plusieurs années, 45, avenue Paul Doumer.

J'aimerais savoir — Et moi, donc ! — Si j'ai bonne mémoire, c'est dans « *The Smiling Lieutenant* » que Maurice Chevalier chantait *Louise*, à moins que ce ne fut dans « *The Big Pond* ». Claudette Colbert jouait à ses côtés dans ces deux films.

Henri-Garatiste — Robert Vidalin est né un 5 mars à Saint-Armand-Tallende, dans le sud-est de la France. Son père fut tué à la guerre. Conservatoire puis cinq ans à l'Odéon,, puis à la Comédie-Française. Fut de la version muette du *Napoléon* d'Abel Gance. Il incarna un personnage des *Misérables*. Puis il fut Lagardère dans *Le bossu* ; on le vit dans *Veille d'armes* et autres excellentes productions. Yeux brun foncé, cheveux châtain très foncé. Adresse : 8, avenue Dode-de-la-Brunerie, Paris (16e).

Jeannette — Voici plein une « tuque » d'adresses. Et vive la Mauricie ! — Marcel Pagnol, 13, rue Fortuny, Paris (17e) ; Raymond Bernard, 41, rue Michel-Ange, Paris (16e) ; René Clair, S. E. C. A., 44, avenue des Champs-Elysées, Paris (8e). Puisque vous vous intéressez si bien aux directeurs de production, vous savez sans doute que René Clair ne tourne plus en France, mais en Angleterre.

Jumelle Andrée — J'ai le regret de vous apprendre que c'est Jean-Pierre Aumont qui « *meurt* » dans *L'Equipage*. Il ne s'en porte pas plus mal aujourd'hui.

Loche — Les poissons ne disent pas même « merci » ? — Voici quand même les adresses demandées : — Germaine Rouer, 10, rue Edmond-Roger, Paris ; Maurice Chevalier, 8, rue du Square-Carpeaux, Paris ; Simone Deguyse, 24 bis, rue du Bois-de-Boulogne, Neuilly-sur-Seine ; Pierre Renoir, a/s Jean Devalde, 78, avenue des Champs-Elysées, Paris ; Valentine Tessier, 12, rue Saint-James, Neuilly.

LE CURIEUX

"LE BIJOU EST LE MEILLEUR DES SHORTENINGS QUE J'AI EMPLOYÉS JUSQU'ICI"

dit
Mme G. D. GRAHAM,

Mme G. D. Graham est une des milliers de femmes qui emploient le Bijou pour réussir parfaitement leur cuisson.

● La famille de Mme Graham a bien de la chance ! Le Bijou donne des pâtes délicieuses pour gâteaux et biscuits ; il fait des tartes savoureuses. Il est prouvé que le nouveau Bijou se mélange mieux, produit des gâteaux, des pâtisseries et des biscuits plus légers, plus tendres, que les autres shortenings — sans qu'il en coûte plus cher. Cuire avec le Bijou est un vrai plaisir. N'oubliez donc pas : si vous voulez réussir parfaitement vos recettes, achetez du Bijou, aujourd'hui même.

Pour avoir la recette de ces délicieux Petits Fours aux amandes — et plusieurs autres mets appétissants — **DEMANDEZ AUJOURD'HUI** un *exemplaire du livre de recettes illustré du nouveau Bijou : " 129 Gagnantes ". Envoyez 25c. ou le dessus d'un carton de Bijou avec 10c pour frais d'expédition, à Swift Canadian Co., Limited, Dept. JT-21, Toronto, Ontario. La vogue est au Bijou, le shortening de qualité supérieure, à prix raisonnable !*

Alimentation plus Sûre pour VOTRE BÉBÉ

grâce aux ALIMENTS HOMOGÉNÉISÉS

Libby's pour bébés

LES ALIMENTS Homogénéisés LIBBY'S POUR BÉBÉS peuvent être donnés des MOIS PLUS TÔT

Afin de protéger les bébés contre l'anémie, beaucoup de médecins recommandent les légumes Homogénéisés Libby's dès l'âge de trois mois—plusieurs semaines plus tôt qu'ils ne recommandent les purées—pour assurer aux bébés les sels minéraux dont ils ont besoin. Votre médecin vous dira à quel moment commencer à donner des Aliments Homogénéisés Libby's à votre bébé.

Moins de Troubles Digestifs avec les Aliments Homogénéisés LIBBY'S

Les bébés sont si petits, si fragiles—il n'est pas surprenant qu'ils soient facilement dérangés! Il n'est pas surprenant que les mamans accueillent si chaleureusement les Aliments Homogénéisés Libby's! Leur texture plus fine et plus lisse les rend plus faciles à digérer. Ils ont subi des essais cliniques et sont approuvés par des spécialistes en diététique.

Les Aliments Homogénéisés LIBBY'S sont PLUS NOURRISSANTS POUR BÉBÉS

Des essais scientifiques montrent que les Aliments Homogénéisés Libby's pour Bébés sont plus faciles à digérer que les purées les plus fines. Bébé reçoit beaucoup plus de nourriture avec les fruits, les céréales, les légumes et la soupe homogénéisés. Et il dépense moins d'énergie pour en obtenir les précieuses vitamines, les sels minéraux et autres éléments essentiels au développement d'os forts et de muscles fermes.

Faits au Canada par

LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA LIMITED
CHATHAM - ONTARIO

EN VOICI LA RAISON

La Nourriture emprisonnée est libérée par l'Homogénéisation

AVANT l'Homogénéisation
Des cellules nutritives entières comme celles-ci se trouvent dans les purées. La nourriture est emprisonnée par la membrane cornée qui enveloppe ces cellules. Le bébé est privé des éléments essentiels dont il a besoin pour devenir fort et robuste.

APRÈS l'Homogénéisation Spéciale Libby's
Voici ce qui arrive lorsque une cellule nutritive soluble est homogénéisée d'après le procédé spécial Libby's. Remarquez comment la cellule a "éclaté." Toute la nourriture a été *libérée* pour pouvoir être digérée rapidement, facilement et complètement.

Mères —voici une grande découverte qui rend les aliments solides pour bébés plus fins . . . plus lisses . . . plus sûrs. *Seule*, la méthode exclusive d'Homogénéisation Libby's assure aux mères cette *meilleure* méthode de préparation pour les aliments solides de bébé. Des essais scientifiques montrent que l'Homogénéisation rend les légumes, les fruits, les céréales et les soupes pour bébés plus faciles à digérer et beaucoup plus nourrissants que les meilleures purées, et permet de donner plus tôt une alimentation solide—il n'est pas surprenant que tant de médecins recommandent les Aliments Homogénéisés Libby's. Votre médecin vous dira à quel moment vous pourrez commencer à donner des aliments homogénéisés à votre bébé.

Votre épicier les vend, et leur prix est si modique que votre bébé pourra bénéficier chaque jour de qualités salutaires de ces bons aliments.

17 ALIMENTS DANS 6 BOÎTES

Les Aliments Homogénéisés Libby's se font en 6 combinaisons—17 aliments dans 6 boîtes! Trois aliments ou plus dans une seule boîte! Cela permet de donner une alimentation solide bien *équilibrée* à chaque repas.

6 COMBINAISONS ÉQUILIBRÉES

Demandez-les par leur numéro

1. Pois, betteraves, pointes d'asperges.
2. Haricots verts, tomates, citrouille.
3. Carottes, épinards, pois.
4. Céréale—lait complet, blé complet, farine de soya.
5. Pruneaux, jus d'ananas, jus de citron.
6. Soupe—légumes, foie de poulet, orge.

SI ÉCONOMIQUES ET SI COMMODES

Vous n'avez qu'à faire chauffer et servir. Ouvrez seulement une *seule* boîte d'Aliment Homogénéisé Libby's (au lieu de plusieurs) et, en un clin d'oeil, vous avez une combinaison de trois légumes, bien équilibrée et prête à servir.

Brochure Précieuse pour les MAMANS !

Libby, McNeill & Libby of Canada, Limited, Dépt. L.P. Chatham, Ont.

Gratis

Veuillez m'envoyer franco le nouveau livret intitulé: "Alimentation plus sûre pour votre bébé."

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

Nom de l'épicier.....

HS37BF